MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

arcadie

REVUE
LITTERAIRE
&
SCIENTIFIQUE

AVRIL 1974
21e ANNÉE 244

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	50 F	25 F
Etranger	60 F	30 F

Abonnement de soutien : 1 an : 60 F — Etranger : 70 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 5 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Rik forbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San-Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A)

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5
C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers
M.A.S.H., 31, quai de l'Ourthe, Liège

Copyright « Arcadie 1974 »
Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT
Dépôt légal 1974. N° 438 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-ET-UNIÈME ANNÉE AVRIL 1974

SOMMAIRE

Discours de clôture du Colloque international, par ANDRÉ BAUDRY 177

Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI 184

Le refus, par PIERRE FONTANIE 192

Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE .. 200

Napoléon fut-il homophile ? par MARC DANIEL 208

En Hongrie, sagesse ? *(suite et fin)*, par PIERRE NEDRA 211

LIVRES :

La muse garçonnière, de Roger PEYREFITTE 214
Liberté, égalité, sexualité, du Dr Michel MEIGNANT 216
Sainte-Férule, de Pierre JEANCARD 217
Adam sans Eve, de la princesse Beris KANDAOUROFF 219

CINÉMA :

Mon chemin, film de Miklos JANCSO 220

JULIEN GREEN

L'AUTRE SOMMEIL

« La lente découverte par Denis de la passion qu'il porte à son cousin »

Ed. Plon — 128 p. — 21,40 F

JEAN-LOUIS BORY

HERMEMONT 2

... Ce que l'auteur confiait à ARCADIE lors de sa communication au Colloque...

CHÈRE AGLAÉ — UN NOEL A LA TYROLIENNE
USÉ PAR LA MER

Ed. Julliard — 526 p. — 38,50 F

YVES KERRUEL

LE SOLDAT NU

« ... S'impose, obsédante, envahissante, la présence de Philippe... »

Ed. Julliard — 224 p. — 23,55 F

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL

« L'HOMOPHILE A VISAGE DÉCOUVERT »

Toutes les communications dans leur intégralité, les rapports des tables rondes, les discours

Un volume à distribuer largement.
12 F

DISCOURS DE CLOTURE

par ANDRÉ BAUDRY.

Au terme de ce colloque, colloque français, colloque international, colloque qui a rassemblé en *Arcadie* l'image même de ce qu'est le monde, nous nous sommes plus à accueillir en cette maison, pendant ces trois jours, les représentants de toutes disciplines, de tous métiers, de toutes origines, de toutes races, de toutes nations. Nous avons rencontré, aussi bien des médecins que des magistrats, des avocats, des professeurs d'Universités, que des ouvriers, que des employés de bureau, des ecclésiastiques, le monde entier. A notre appel, ils sont venus presque de partout. Il y avait donc ici aussi bien le Suédois que le Canadien, l'Allemand que l'Italien, le Suisse ou l'Anglais, le Grec ou l'Espagnol. *Arcadie*, l'Homophilie, partout. Mais, ce qui nous a frappés tous, au cours de ces trois journées de recueillement, de pensée, de réflexions, de méditations, d'introspection, ce qui nous a frappés tous en écoutant les uns et les autres, c'est de constater que dans ce monde donc, qui se voudrait assez uni, il y a des différences énormes avec des pays qui sont cependant presque à nos frontières. Faudrait-il rappeler l'étonnante communication du Sénateur Brongersma des Pays-Bas ? Je crois que tous les Français qui étaient là, ou les Grecs ou les Italiens ou les Espagnols, les pays latins, ont été ahuris d'entendre ces choses. A l'étranger, dans le Nord de l'Europe, essentiellement, il y a donc une opinion publique *intéressée* par le problème homophile. Qui en discute. *A qui on permet* d'en discuter. A qui on permet de connaître ce qu'est l'homophilie. La presse, la radio, la télévision, la littérature, littérature romanesque ou littérature scientifique, des débats ici ou là, des groupes dans les Universités, dans les Eglises, appuyés même dans certains pays par l'Episcopat, tout cela a permis comme en Hollande, au Danemark, en Suède, en Norvège, même un peu maintenant en Belgique, a permis une meilleure connaissance de ce que nous appelons encore nous,

ce douloureux, atroce, épouvantable problème de l'homophilie. Dans ces pays, des hommes ont pris conscience, que d'autres hommes, leurs frères, ne pouvaient plus vivre dans les ténèbres d'autrefois. Alors une pléiade de médecins, d'avocats, de magistrats, des professeurs, aidés et soutenus par presque tout un peuple, ont permis à toute une population de réfléchir, et de modifier sa façon de voir et de penser. L'homophile à visage découvert dans ces pays est presque chose acquise ; nous en sommes loin ! Et les excellents et magistraux rapports qui viennent de vous être présentés par les quatre tables rondes nous l'ont dit surabondamment. N'y aurait-il eu, pendant ces trois jours, entre nous, que ces étonnements, ces stupéfactions, ces envies, ces saintes colères, à voir où ils sont et où nous sommes ? Non ! Presque pour la première fois, en vingt ans d'*Arcadie*, en effet, un peu déjà comme une des tables rondes le souhaitait, nous avons joué à porte ouverte. Il nous plaît, souverainement, de dire qu'il y a eu pendant ces trois jours un nombre important d'hétérosexuels. Si ghetto il y avait rue du Château-d'Eau, et je pourrais en dire beaucoup là-dessus, bien sûr, pour ceux qui disent que nous sommes un ghetto, si ghetto il y avait rue du Château-d'Eau, il est bien évident que pendant ces trois jours il n'a pas existé et que nous avons les uns et les autres eu des contacts fructueux, importants, qui seront suivis, je pense, d'effets, avec des personnes de l'extérieur qui sont venues nous voir, qui sont venues nous écouter, qui sont entrées dans cette maison peut-être avec des idées préconçues, des idées toutes faites, avec l'opinion de la majorité des Français, j'en ai rencontré quelques-unes de ces personnes et je sais, qu'en partant, elles n'avaient plus tout à fait la même opinion de ce que sont les homophiles. Pour elles aussi, bien sûr, même parmi les médecins, même parmi les avocats et les magistrats, même parmi les hauts fonctionnaires qui étaient représentés ici, il y en avait encore beaucoup trop, qui s'imaginaient rencontrer ici des êtres à part, j'oserais presque dire qu'ils allaient rencontrer des hommes et des femmes qui n'étaient peut-être presque même pas fait comme eux physiquement. Cela va jusque-là. Ils nous ont vus, ils nous ont entendus, ils nous ont écoutés, ils ont constaté le sérieux de nos observations et de nos travaux et ils ont vu, que contrairement à ce que certains veulent bien dire et rabacher et répéter depuis tant et tant d'années, que nous ne sommes pas des pervertisseurs de la jeunesse, que nous ne sommes pas des

dépravés, que nous n'allons pas défiler dans les rues avec quelques banderoles inutiles pour essayer d'obtenir ceci ou cela. Ils se sont rendus compte que nous étions des chercheurs, des penseurs, des hommes intègres, occupant dans la vie chacun une situation, un emploi, menant une vie semblable à la leur. Et alors ils se sont dits mais comment donc est-ce possible ? Ce monde-là est à côté de moi ? Je ne le connaissais pas où si je le connaissais je le condamnais ? Nous avons acquis pendant ces trois jours, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, mes chers amis d'*Arcadie*, nous avons acquis pendant ces trois jours, quelque chose de formidable ! Il y a eu le levain dans la pâte, et cette pâte je le sais, je le sens, et j'en suis persuadé avec chacun de vous, elle va se gonfler ! Et en effet quand on vient me dire. dans les rapports des commissions, qu'il faudra faire ceci et faire cela, je ne puis que dire bravo ! nous le ferons avec vous tous, et comme le disait le dernier rapporteur, à condition que chacun de vous, enfin, s'y intéresse. Cela fut possible aussi parce que, bien sûr, au fond de tout cela qu'y a-t-il ? des hommes et dse femmes, plusieurs sexualités ? allons donc ! plusieurs tendresses humaines ? allons donc ! plusieurs désirs ? plusieurs folies ? plusieurs tristesses sentimentales ? plusieurs abandons ? allons donc ! Une seule sexualité, un seul amour, un seul don de soi, un jour, dans la vie. à celui qui est rencontré, qui est aimé et avec qui on veut faire un bout de chemin. Oui, nous ne l'avons pas clamé ici, mais ces hommes et ces femmes qui sont venus parmi nous ont bien senti que sur ce plan-là, nous leur ressemblions étrangement. Et que ici et là, il y avait les mêmes problèmes. Alors, qu'allons-nous faire ? Que vont-ils faire ? Parce que si nous quittons ce que nous disions tout à l'heure de l'étranger et que nous revenons en France. il est bien évident que nous nous rendons compte qu'en France, il y a une opinion publique mal informée de ce problème. On vous l'a dit aussi surabondamment, en vous rapportant les travaux des quatre tables. Il y a une population qui n'a jamais été informée du problème homosexuel. Et, l'une de nos joies aussi au cours de ces trois jours, c'est d'avoir pu accueillir ici, tant et tant de journalistes de la grande presse, de la presse médicale, qui déjà ont rendu compte de nos travaux et dont plusieurs vont enfin en rendre compte. L'opinion publique Française a besoin d'être informée. Il y a eu, il y a quelques années, le « Campus » de Michel Lancelot, on a failli avoir les « Dossiers de

l'Ecran » comme on vous l'a dit, nous aurons, nous l'espérons, le vingt-neuf novembre, cette émission médicale, à laquelle vous le savez *Arcadie* a participé. A visage découvert, presque dans sa totalité. Oh, ce n'est pas une émission, d'une heure, un jeudi soir à dix heures, sous le titre d'émission médicale, qui fera que dix ou quinze millions de Français chercheront à savoir qui nous sommes et comme nous nous présentons, certes ! Mais, ces Messieurs de cette émission médicale nous disaient que d'après leurs sondages faits par l'ORTF, cette émission avait facilement de quatre à six millions de téléspectateurs. Si le vingt-neuf novembre, quatre à six millions de téléspectateurs Français voient, devant leur écran, deux garçons qui vivent et qui s'aiment depuis plus de vingt ans, s'ils voient ce soir-là, un étudiant, un ouvrier, ou encore, un homme qui s'est marié, alors qu'il était homophile, pressé par cette société qui ne veut rien comprendre et qui vous oblige à aller dans son moule préfabriqué, si ces Français dis-je, voient cela le vingt-neuf novembre, je pense qu'avec ce colloque, nous aurons encore fait quelque chose, ce seront des jalons, ce seront des premiers pas, mais encore une fois, nous avancerons. L'opinion publique française est diverse, on le sait, nous faisons peur à beaucoup d'hommes et à beaucoup de femmes dans ce pays, parce que jusqu'à maintenant presque toujours dans la presse, et pour beaucoup vous le savez, le journal dit la vérité, le journal c'est la vérité, comme maintenant la radio et la télévision, et alors jusqu'à maintenant on le sait trop bien, la presse à l'exception de quelques journaux, n'ont parlé de l'homosexualité que pour des drames, des crimes, des viols d'enfants, des outrages publics à la pudeur. Et on ne se gêne pas dans les journaux de province de citer les noms, de préciser ce qu'il a fait. Voilà, ce qui a été dit depuis toujours, aux Français, sur nous. On se plaignait tout à l'heure qu'*Arcadie* ne soit pas partout, pour donner un autre son de cloche ! Mais, on ne nous l'a jamais permis ! Et on nous l'a même interdit ! J'ai été traduit devant le tribunal correctionnel, il y a bien longtemps certes, en mil neuf cent cinquante-six, parce que on considérait qu'*Arcadie*, on considérait qu'*Arcadie*, était quoi donc ? Mais stupéfaction ! quand on lit le réquisitoire introductif du procureur de la République de l'époque du Tribunal Correctionnel de Paris, on y lit cette phrase assez étonnante : « On chercherait en vain dans cette revue une incitation à la débauche.

Alors ? pourquoi nous a-t-on poursuivis ? » On nous a poursuivis ! On nous a, on vous l'a rappelé tout à l'heure, interdit à la vente aux moins de dix-huit ans, nous n'avons pas le droit en vertu de cette même loi de faire de la publicité, peut-être que maintenant si nous avions les capitaux pour, peut-être que maintenant, je ne sais pas, si on demandait une page au « Monde » ou au « Point », ou à « France-Soir » ou à tel autre journal de province, je ne sais pas si on nous l'accorderait, mais normalement ils n'en ont pas le droit ! Ils seraient fautifs ! Voilà où nous en étions et voilà où nous en sommes, dans ce pays. *Nous n'avons pas la liberté de dire ce que nous sommes, et les autres ont toute liberté de dire ce que nous ne sommes pas !* Il y a là une injustice. Une injustice que nous ressentons, dans notre chair même ! et il est bien évident que si pendant vingt ans, nous avons œuvré dans la clandestinité bien souvent, aidés par personne ! ne l'oublions pas ! quand en mil neuf cent soixante, un député s'est levé à l'Assemblée Nationale pour demander que nous soyons déclaré « fléau social », il n'y a pas un seul des membres de la représentation nationale qui s'est élevé contre ! Il n'y a eu aucun journal, il n'y a aucune voix autorisée, je m'excuse de ce que je vais dire mais c'est parce que je le pense au plus profond de moi-même ! cette espèce de « Ligue des Droits de l'Homme » n'a pas bronché ! Nous avons écrit à la ligne des droits de l'homme, nous avons dénoncé les pleins pouvoirs accordés au gouvernement, pour que les homosexuels soient voués on ne savait trop à quoi ! personne n'a bronché ! On nous laissait à notre sort ! Et un journal qui, comme le disait Jean-Louis Bory, sur cette estrade même, un journal qui représente la gauche élégante, paraît-il, eh bien, ce journal en 1960, a même répondu qu'il y avait des sujets beaucoup plus importants et beaucoup plus graves à discuter dans ses colonnes, que du sort des homosexuels. Le sort de deux millions d'hommes et de femmes, cela ne les intéresse pas ! Et c'est pourquoi, bien sûr, en partie, nous avons fait ce colloque pour les vingt ans d'*Arcadie*, sentant que peut-être le moment était davantage venu d'être, sereinement, à visage découvert, sans masque, tels que nous sommes au plus profond de nous-mêmes. Des hommes. Demain peut-être, on votera à l'Assemblée Nationale une loi rapportant l'ordonnance de 1945, et donnant la majorité aux jeunes Français à dix-huit ou à dix-neuf ans. Peut-être dis-je, ce n'est pas sûr. Et pourtant nous sommes dans le

Marché Commun ; le Luxembourg c'est quatorze ans, la Hollande c'est seize ans, l'Allemagne c'est dix-huit ans, l'Italie c'est seize ans, nous nous demandons si, lorsque l'on uniformisera les codes pénaux de tous les pays du Marché Commun la France s'alignera sur celui du Luxembourg ou sur celui de la Hollande, ou si, comme il est de ses habitudes, de ses habitudes néfastes, elle préférera rester seule et superbe parce que, elle a la vérité depuis toujours. Osons espérer ! Un député, un questeur qui plus est, de l'Assemblée Nationale, courageux, audacieux, le député Neuwirth qui avait été spécialement invité à participer à nos travaux de par toutes les initiatives qu'il a prises devant le Parlement Français, a eu l'amabilité de me répondre qu'il s'excusait de ne pouvoir participer à nos travaux en cette période de l'année où il est fort occupé, demandant à être tenu au courant de ce que nous ferions, de ce que nous dirions, de tout ce qui aurait été conclu, ajoutait : Monsieur, ne nous faisons aucune illusion, ce ne sera pas facile d'évoquer ce problème devant les députés ou les sénateurs français, mais il semblait dire que peut-être un jour, il essaierait cependant de le faire. La majorité, la mort de Patrick, l'ombre de Patrick, comme Bruno Frappat intitule son article du « Monde », des Patrick, on s'en doute, depuis vingt ans, j'en ai connu des centaines et des centaines ! Les uns en effet sont allés jusqu'aux rivages de l'au-delà comme ce Patrick, d'autres, sont restés parmi nous, mais, parmi nous marqués d'une telle souffrance ! marqués de quel désespoir ! marqués par conséquent de quelle difficultés à vivre ! Alors, pour ces Patrick en effet, pour vous, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, qui êtes homophiles, pour vous, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, qui n'êtes pas homophiles, c'est la même chose. Il n'y a qu'un combat, un seul combat, un éternel combat ! un combat à reprendre chaque jour, chaque minute ! un combat à reprendre avec nos cœurs bien sûr, avec nos énergies, avec notre flamme, notre foi, notre espérance ! Un combat que nous voulons serein ! car cela c'est la ligne d'*Arcadie*. Que nous voulons digne ! car cela c'est la doctrine d'*Arcadie* depuis vingt ans. Et que nous voulons en même temps, « à visage découvert ». Un combat, avec les autres. En même temps que les autres. Pour les mêmes causes que les plus généreux de ce pays entreprennent, à leur façon, avec leurs moyens. Nous vous donnons ce que nous avons, un long, et long, et long passé, car nous sommes depuis toujours. Et nous vous donnons

de ce passé, un martyrologe étonnant. Nous vous donnons de ce passé une somme d'énergie galvaudée, à cause des autres ; Etat, Eglise, systèmes divers. Nous vous donnons ce qui nous reste encore, et que personne ne nous prendra jamais ! ce dont, vous avez vous aussi besoin, nous vous le donnons. Vous savez ? Oui vous le savez ! c'est cette petite palpitation que nous avons parfois au fond du cœur, qui fait que parfois nous nous disons : Je suis donc un homme ; je pense, je réfléchis, j'aime, je n'aime plus, je vis et je mourrai, mais durant cette course du berceau au cimetière, je dois m'accomplir et avec moi réaliser le monde. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, en clôturant ce colloque international, en attendant le prochain, en attendant, nous l'espérons, de participer à d'autres qui peuvent se faire en France ou à l'étranger auxquels peut-être nous pourrions être invités, en attendant le congrès international de sexologie qui se tiendra à Paris au mois de juillet et où une table ronde doit discuter de l'homosexualité, en attendant tout cela, nous demeurons, nous demeurons à votre disposition pour vous dire toujours ce que nous sommes et en cette maison, en *Arcadie*, terre de paix, et de bonheur, et de sérénité, vous serez toujours les bienvenus, merci de votre collaboration, merci de votre présence, merci Mesdames, Messieurs les journalistes, vous avez un devoir magnifique à remplir maintenant : aller dire à ces millions de Français et de Françaises, j'ai vu des homosexuels, j'ai vu des homosexuels qui veulent être heureux, j'ai vu des homosexuels dignes, ils ne sont pas ce que vous imaginez, ils sont parmi vous, égaux à vous-mêmes et avec eux, ensemble, comme je le disais en inaugurant ce colloque nous pouvons semer un peu plus de justice et de bonheur, puisqu'il n'y a rien d'autre à faire sur cette terre pour chaque être humain.

NOUVELLES D'ITALIE

par MAURIZIO BELLOTTI (1).

LIVRES ITALIENS.

L'abondance des livres est telle, ces temps-ci, que nous ne pouvons prétendre tout lire et tout connaître. Essayons du moins de ne rien oublier d'essentiel.

Les romans italiens d'abord.

Caro Michele, de Natalie Ginzberg (éd. Mondadori) : œuvre d'une rare perfection littéraire qui raconte, sous forme épistolaire, l'histoire de Michel, peut-être amant d'Osvaldo, avec une note homophile discrète mais constamment présente.

Un po' di febbre (Un peu de fièvre), de Sandro Penna (éd. Garzanti) : pages simples mais riches de poésie, dans un contexte totalement homophile.

Il carnefice (Le bourreau), de Dario Bellezza (éd. Garzanti) : livre terrible par sa force destructrice et son obscène virulence, qui peint d façon atroce la vie d'un pédéraste avec un sens aigu de la mort et d'une espérance métaphysique, peut-être en Dieu. Une phrase donne le ton du livre : « Tout se ressemble, il n'y a plus de volonté de comprendre. S'attacher à quelqu'un, à une illusion, n'est rien d'autre qu'une espérance sans espérance. Les prés sont verts, le grain mûrit : et alors ? Un suicidé vaut un mort au bout de quelques années. Ce n'est pas là sagesse ni cynisme : c'est la vérité de la vie. »

Aphrica, de Romano Costa (éd. Ricci) : histoire d'un voyage en Afrique, vaguement raciste et nettement homoérotique, premier exemple en Italie d'une littérature homophile heureuse et sans complexe.

---

(1) Ces *Nouvelles d'Italie* nous ont été envoyés par notre ami Maurizio Bellotti à la fin de juillet dernier. La rédaction d'*Arcadie* s'excuse auprès de lui et auprès de ses lecteurs pour le retard inhabituel apporté à leur publication.

Le nozze di Omar (Les noces d'Omar), d'Alessandro Spina (éd. Rusconi) : histoire d'officiers en Lybie à l'époque de l'occupation italienne, écrite dans un style raffiné évocateur d'une atmosphère raréfiée que seuls les lecteurs proustiens pourront sans doute goûter et apprécier.

Il nipote di Beethoven (Le neveu de Beethoven), de Luigi Magnani (éd. Einaudi) : description de l'amour bien connu qui exista entre Beethoven et son neveu Karl.

La production italienne n'est pas moins abondante dans le domaine des essais et des livres scientifiques.

L'omosessualità negli animali (L'homosexualité chez les animaux), de G. Celli (éd. Longanesi) : on y trouve non seulement la description des comportements homosexuels chez diverses espèces animales, mais aussi la thèse que ces comportements constituent un facteur naturel d'autorégulation des naissances.

Della parte delle bambine (Du côté des petites filles), de E. Gianini Belotti (éd. Feltrinelli) : essai sur le rôle social que les conventions et l'éducation imposent aux filles — la même observation serait valable, toutes proportions gardées, pour les garçons — et qui n'ont plus de sens aujourd'hui. Pourquoi les petites filles devraient-elles jouer à la poupée et les petits garçons non ? Il est temps de renoncer aux rôles sexuels imposés par la société.

Storia sconosciuta (L'histoire inconnue) (éd. Stella Alpina) : mal écrit, populaire et assez porno, ce livre est néanmoins important parce qu'on y raconte pour la première fois l'histoire sans préjugés homosexuels.

L'amore in provincia (L'amour en province), de M. Costanzo (éd. Sugar) : enquête incroyablement franche sur la vie sexuelle dans les provinces italiennes — Nord, Centre et Midi — dont les conclusions sont surprenantes et montrent que l'homosexualité a aussi sa part dans le tableau.

Thomas Mann, de Furio Jesi (éd. Nuova Italia) : pourquoi tant d'homophilie dans l'œuvre de Thomas Mann ? est-ce parce qu'il la considérait comme un aspect naturel de la sexualité humaine ? ce livre tente d'apporter une réponse à ces demandes.

Lettere a Lady Chatterley (Lettres à Lady Chatterley) (éd. Tattilo) : reproduction de nombreuses lettres envoyées à « Lady Chatterley », rédactrice du « Courrier du sexe » du journal *Men*, qui montre l'effrayante ignorance du public italien dans ce domaine et l'ampleur des préjugés à vaincre.

Il libro del sesso (Le livre du sexe), de Bajini-Vicinelli (éd. Calendario) : traite de sexologie sans inhibition et sans préjugés.

Discorso ai cristiani : nuove die dell'etica sessuale (Discours aux chrétiens : nouvelles voies de l'éthique sexuelle), de A. Valsecchi (éd. Queriniana) : œuvre d'importance exceptionnelle, qui reconsidère de façon critique l'attitude du catholicisme à l'égard du sexe et particulièrement de l'homophilie. La thèse du livre est que le sexe est un don de Dieu et l'homophilie aussi ; l'hostilité des chrétiens envers l'homophilie est donc dénuée de sens.

Eros no saró (Je ne serai pas Eros) est un album d'art du peintre Giorgio Orefice, dont la publication prochaine est annoncée et dont le contenu sera indubitablement homoérotique.

LIVRES ÉTRANGERS TRADUITS.

Comme d'habitude, les traductions de l'anglais et de l'américain sont de loin les plus nombreuses.

Les romans d'abord :

Ragazzi Selvaggi (Garçons sauvages), de William Burroughs (éd. Sugar), roman de science fiction : enfin un livre lisible du grand écrivain homosexuel d'avant-garde ! — *The life to come* (La vie à venir), de E.-M. Forster (éd. Garzanti), recueils de récits homophiles dans la ligne de *Maurice.* — *Presenze* (Présences), de Jerzy Kosinski (éd. Mondadori), roman sophistiqué et froid où l'on retrouve mal la fraîcheur de l'*Oiseau bariolé.* — *La stanza* (La chambre), de H. Selby (éd. Feltrinelli), histoire d'une obscénité effrénée qui se passe en prison.

Les essais ensuite :

Testimonianza a Chicago (Témoignage à Chicago), de A. Ginsberg (éd. Einaudi), où le grand poète américain raconte orgueilleusement son procès pour les désordres occasionnés par lui lors de la dernière élection présidentielle aux Etats-Unis. — *Amore tra donne* (Amour entre femmes), de C. Wolff (éd. Astrolabio), est un tableau complet du lesbianisme. — *Virginia Woolf,* de Q. Bell (éd. Garzanti), biographie de l'illustre femme-écrivain anglaise qui fut la première « lesbo-féministe » de l'ère moderne. — *Sesso e adolescenza* (Sexe et adolescence), de E.J. Leshan (éd. Bompiani), livre d'éducation sexuelle à l'usage des adultes, où on conseille aux parents qui découvrent l'homo-

sexualité de leur fils de lui parler ainsi : « Tu as choisi ta voie. Mène ta vie d'homosexuel le mieux possible afin que nous puissions être fiers de toi. »

Les traductions du français sont à peine moins nombreuses : *La coloquinte*, de Roger Peyrefitte (en italien *L'amante distratto*, éd. Longanesi : voir *Arcadie*, N° 213) ; *La fuite en Egypte*, de Philippe Jullian (titre italien *Madame*, éd. Ricci : voir *Arcadie*, N° 174-175) ; *La péninsule*, de Julien Gracq (*La penisola*, éd. Einaudi) ; *Le désir homosexuel*, de Guy Hocquenghem (*L'idea omosessuale*, éd. Tattilo : voir *Arcadie*, N° 230) ; *La prostate*, du Dr Valensin (*Grandezze e servitù della prostate*, éd. Mondadori : voir *Arcadie*, N° 147) ; *Vers l'invisible*, de Julien Green (*Verso l'invisibile*, éd. Rusconi).

A signaler encore deux traductions de l'allemand : *La morte del cigno* (La mort du cygne), de Klaus Mann (éd. Ricci), la fameuse biographie de Louis II de Bavières par le fils de Thomas-Mann, dont Luchino Visconti a tiré le sujet de son film ; *Ginefobia, la paura delle donne* (Gynéphobie, la peur des femmes), de Wolfgang Lederer (éd. Feltrinelli), qui fait sa part à l'homophilie parmi les nombreuses causes de la peur des femmes.

Et pour finir, deux traductions de l'espagnol : *La lanterna magica*, d'Aquilino Duque (éd. Rusconi), où un chapitre passionnant relate les persécutions anti-homosexuelles dans le Cuba « progressiste » (!), de Fidel Castro ; et *Cleo e Daniel*, de R. Freire, éd. Bompiani, récit d'un amour « normal » avec plusieurs implications et passages homophiles.

Théatre et ballet.

Tous les cabarets et théâtres d'avant-garde se croient maintenant obligés d'exploiter le thème homosexuel ; mais c'est là un phénomène limité aux grandes villes, dont l'impact sur le grand public est pratiquement nul. Nous ne citerons donc ici que des pièces de théâtre largement jouées dans toute l'Italie.

Non sei immortale, Judy (Tu n'es pas immortel, Judy), de Bruno Cagli, tente d'opposer l'Amérique d'hier à celle d'aujourd'hui, en cherchant ce qui subsiste de la première dans la seconde. Le tout se déroule dans un contexte totalement homosexuel, avec un récitant nu, ce qui a entraîné l'intervention de la police — alors que les nus masculins

occupent sans obstacles presque toutes les scènes d'un certain niveau !

Oh, mamma ! de Ricardo Reim, exploite la même veine homophile que *Ragazzo e ragazzo* du même jeune auteur (voir *Arcadie*, N° 231, p. 187).

Pilato sempre (Toujours Pilate), de Giorgio Albertazzi, met en scène le procès de Jésus avec un Hérode présenté comme une folle tordue.

Au festival de Spolète, le Harkness Ballet de New York a présenté, pour la première fois en Italie, le « pas de deux » pour hommes seuls intitulé *Gemini*, sur une musique de Gustave Mahler.

Cinéma.

Rien de bien intéressant à signaler dans ce domaine, à part le *Louis II*, de Visconti, bien connu des lecteurs d'*Arcadie*.

Citons seulement, par souci d'information : trois films à thème lesbien — *Diario segreto da una carcere femminile*, de Rino da Silvestro, *La ragazza di passaggio*, de Gianni di Campo, *Le monache di Sant' Arcangelo*, de Paolo Dominici ; deux films sur l'homosexualité dans les prisons d'hommes (*La supertestimone*, de Franco Giraldi ; *La corruzione, il vizio et la violenza*, de Tom Gries) ; deux films anglais sur les homosexuels et les travestis (*Tripla eco*, de Michael Apted et *Il segreto dell' uomo sbagliato*).

Le « Filmstudio » de Rome a consacré tout un festival au cinéma homosexuel. On y a vu entre autres *Un Chant d'amour*, de Jean Genêt, et *La couronne d'or* de notre ami Gilles Velon, ainsi que les films d'Andy Warhol et un film produit par le groupe de *Fuori* illustrant les diverses déviations sexuelles.

Bandes dessinées.

La mode des bandes dessinées homosexuelles commence à se répandre aussi en Italie. A signaler celles, extrêmement explicites, de Tom of Finland, que publient les revues spécialisées *Homo* et *Superhomo*, et celles, plus raffinées, de la revue *Eureka*. On annonce aussi une version italienne de *Grottesk*.

DISQUES.

Les disques du chanteur américain homophile Alice Cooper continuent à se vendre comme des petits pains ; et le premier disque longue durée italien entièrement homosexuel a finalement été publié, sous le titre *Libertà di sesso* (« *Il vestito rosa del mio amico Piero* », chanté par Gian Pieretti).

CHRONIQUE.

Nous consacrerons cette chronique à la lecture des journaux et hebdomadaires italiens de tout poil, lecture riche d'enseignements à notre point de vue.

Le *Corriere della Sera*, grand quotidien milanais de diffusion nationale, s'occupe assez peu de nous, mais lorsqu'une lectrice bien-pensante écrit pour se scandaliser qu'on ose dire que Socrate, ce grand philosophe, était pédéraste, on lui répond que l'ignorance a des limites et qu'elle ferait bien de se documenter un peu avant d'énoncer de telles âneries.

Selezione, revue bien-pensante et bourgeoise, suit la mode en publiant un article intitulé « L'homosexualité face à la science ». On y trouve à boire et à manger, mais comment ne pas approuver une phrase comme celle-ci : « Il n'est pas vrai de dire que l'homosexuel ne peut pas être une personne utile, productive, heureuse, ou qu'il ne peut pas avoir de rapports hétérosexuels ? »

L'hebdomadaire *Oggi*, de grande diffusion, a publié de son côté une étude de Mario Paladino intitulée : « Le troisième sexe ! parlons-en sans dramatiser. » Le titre lui-même est intéressant, s'agissant d'une revue qui se spécialise en général dans les amours des vedettes de cinéma et des impératrices régnantes ou détrônées. L'article conclut que, si un homosexuel est conscient de sa nature et l'accepte, il est inutile de le faire psychanalyser et qu'il peut très bien mener une vie équilibrée dans la société. Que demander de plus ?

Il est vrai que cette position « bourgeoise » (qui, soit dit en passant, est celle d'*Arcadie*) suscite l'indignation des contestataires, tel le metteur en scène « underground » Carmelo Bene, qui, dans *Men*, affirme que les anomalies sexuelles sont « une forme d'auto-contestation naturelle, de contact et d'amour ».

La revue *Panorama* contient plusieurs articles intéressants pour nous : une étude de l'endocrinologue américain Sidney Margolese, qui attribue les causes de l'homosexualité à un déséquilibre hormonal ; une autre du célèbre savant autrichien Konrad Lorenz où sont décrites les liaisons homosexuelles des oies ; un assez long article à propos du livre français *Recherches* interdit par le Ministère de l'Intérieur, où il est longuement parlé d'*Arcadie* et — bien entendu — du FHAR ; un compte rendu du livre *Psychanalyse de Hitler*, de Walter Langer (éd. Garzanti) où il est fait allusion à de possibles tendances homosexuelles du dictateur nazi ; et une intéressante citation de la revue soviétique *Sovietskaia Cultura*, déchaînée contre la mode « unisex » et contre les anomalies et perversions sexuelles. Décidément la libéralisation des mœurs en Union Soviétique n'est pas pour demain !

La revue érotique *Men* continue la publication de sa « Pornostoria » où l'on apprend bien des choses amusantes et intéressantes sur les aspects homosexuels de l'histoire : ainsi, au temps de la reine Jeanne de Naples, il y avait à la cour un certain duc Annibale Felicori di Praia, qui se définissait lui-même comme « aimant les deux », c'est-à-dire « ambidextre », mais la reine Jeanne estimait que ce qu'il préférait était « un garçon par devant et un nègre par derrière ». Tout aurait été pour le mieux si un jour le duc n'avait voulu enlever à la reine un beau page dont elle était amoureuse ! Il fut condamné à avoir la bouche et l'anus remplis de plomb fondu et à être écartelé. Une fois l'exécution accomplie, la reine eut cette oraison funèbre : « Pauvre Felicori ! C'était un *puttano* bien sympathique... »

Autre anecdote savoureuse : le duc d'Ossuna, vice-roi de Sicile, en 1612, avait un fils merveilleusement beau. Au cours d'une tournée d'inspection dans le pays, le jeune prince arriva dans un village où se déroulait une fête dont le clou était une danse entre hommes. On l'invita poliment à y participer, et il accepta sans se faire prier. Son cavalier lui manifesta par une réaction physique bien visible le plaisir qu'il prenait à cette danse. A quelque temps de là, le prince fut capturé par des rebelles et amené devant leur chef dans la montagne ; mais au moment où il allait s'entendre condamner à mort, le chef rebelle se révéla être le cavalier avec lequel il avait dansé, et déclara : « A Dieu ne plaise que je vous rende le mal pour tout le plaisir que

vous m'avez procuré ! Fuyez donc, beau garçon blond. Vous me donnerez grande consolation... »

Toujours en Sicile, mais à l'époque grecque, il existait deux sœurs, Peribasia et Thespia, renommées pour leur beauté et pour leur vertu. Un jour, tandis qu'elles se baignaient, elles virent un homme qui les épiait. Furieuses, elles appelèrent leur frère et lui demandèrent de les venger. Le jeune homme s'élança vers le voyeur et se mit à le rouer de coups : « Ah, cochon ! Tu épies mes sœurs, maintenant ? Je ne te suffis donc plus, après tous les serments de fidélité que tu m'a jurés ? » Mais l'histoire ne dit pas ce qu'en pensèrent les chastes pucelles.

L'histoire religieuse elle-même offre aux rédacteurs de *Men* d'intéressantes découvertes. Ainsi l'histoire de sainte Théodora d'Alexandrie qui, sur le point d'être violée contre son gré dans un bordel où on l'avait enfermée pour la punir d'être chrétienne, fut sauvée par un vaillant soldat chrétien, Didyme, lequel feignit de vouloir la déflorer et échangea ses vêtements avec elle. Après quoi il ne lui resta plus, à lui Didyme, qu'à subir les outrages destinés à la pauvre Théodora..., mais la substitution ne fut pas du goût des clients et, une fois découvert, le brave soldat fut condamné à mort, martyr sinon vierge.

Moins tragique est le récit de l'entrée du sultan Mourad II à Constantinople, suivi des cinq cents garçons de son harem... On en possède la liste complète, que publie Alberto Arbasino, avec beaucoup d'autres choses turques, dans un livre édité chez Rissi.

Terminons en revenant au XX^e^ siècle et en signalant aux Arcadiens italiens (et aux autres) que les « clubs » et locaux homophiles commencent à se multiplier dans la péninsule aussi. A. Milan, un nouveau club ou bar s'ouvre chaque semaine. A Turin, un bar du centre de la ville a donné un véritable mini-congrès d'homosexuels. Milan a maintenant le premier sex-hop et la première galerie d'art érotique d'Italie. Et Rimini s'apprête à élire « Miss Folle 1973 », avec pour premier prix un phallus d'or...

Tout cela ne va certes pas très loin et ne se situe pas à un niveau bien élevé. Mais comment ne pas saluer comme elle le mérite une campagne publicitaire axée sur le slogan : « Respecte ceux qui ne pensent pas comme toi ? »

Quelque chose, décidément, est en train de changer dans notre société...

MAURIZIO BELLOTTI.

LE REFUS

par PIERRE FONTANIE.

Il faisait très beau, cet après-midi là, et il décida de sortir. Comme c'était facile, en apparence ! Tout quitter, refermer la porte, s'enfuir d'un monde pour en retrouver un autre, avec le calme de l'égoïsme satisfait.

Il connaissait la voie merveilleuse qui menait aux voluptés et aux plaisirs. Tous les bourgeois la côtoyaient..., les gens tranquilles, les citoyens honnêtes, les êtres médiocres, qui se rendent à leur travail et qui ne connaissent de la vie que les horizons mornes des bureaux, les tabagies des cafés de province ou le fragment de ciel bleu, découpé en tranche, au-dessus d'une poussette, après avoir été mis au réfrigérateur des illusions perdues... Ils y passaient ; ils la voyaient et ils ne la regardaient pas...

Il est vrai que leurs joies se bornaient à de froides étreintes conjugales, ponctuées par le bruit de la tuyauterie et il songeait, avec ironie, à ces « concerts » du samedi soir, dans les H.L.M., après la séance de cinéma, dans une salle de quartier crasseuse et remplie de mauvaises odeurs... Non ! Ce n'était pas possible qu'ils souhaitent cette vie !... faire des études, avec plus ou moins de succès ; se divertir un peu ; considérer les flirts comme de réelles aventures, susceptibles de vous donner l'expérience dont on est finalement dépourvu ; se marier... parce qu'elle a oublié de prendre la pilule ou de compter correctement les jours ; languir après une augmentation... Et pourquoi ? Pour que tout continue comme avant, avec des enfants qui vous ressembleront, qui porteront votre nom et qui accompliront des gestes identiques ! ! ! Et voici que le mâle conquérant et la femelle radieuse, à la féminité splendide et intrépide, deviennent simplement... le papa et la maman de la petite Béatrice et du petit Johnny !... Un beau jour, ils s'évanouiront sur la surface de cette terre...

Pourtant, ils avaient l'air de vouloir ces choses et ils passaient leur temps à critiquer les hommes et les femmes qui

ne les imitaient pas dans leur conformisme du vêtement, du langage, des distractions, des occupations. Tous, ils désiraient une télévision ; tous, ils désiraient une voiture ; tous, ils désiraient un réfrigérateur ; ils avaient, tous, à leur façon, une petite Béatrice et un petit Johnny ou, s'ils en étaient privés, combien ils le regrettaient !

Ces réflexions ne l'empêchaient pas de progresser le long de la chaussée et son regard s'attardait sur le visage des femmes qu'il croisait, non par intérêt, mais par curiosité. Il en arrivait à se demander pourquoi on leur assignait un rôle — à *lui* et à ses *semblables* — particulièrement lorsqu'ils forment un couple. Comme si *eux* ne jouaient pas la comédie, en forçant la note, en accentuant le caractère, en durcissant l'opposition.

Il y avait l'homme ; il y avait la femme : cet homme que les parents et la société voulaient *viril*, à qui on disait de ne pas pleurer — parce que les garçons ne pleurent pas — à qui on donnait des carabines, des épées ou des soldats de plomb pour s'amuser et que l'on préparait à la vie active avec des collections de petites voitures ; cette femme que les parents et la société qualifiaient de *féminine* et qui avait le droit, sous ce prétexte, de crier, de pleurer, d'avoir peur des souris et de jouer à la poupée. Et, en vertu de cette opposition cultivée avec soin, l'homme et la femme se plaisaient et s'unissaient, par souci de complémentarité.

La vérité était bien différente : leurs organes étaient, certes, complémentaires et conçus en vue d'un rapprochement dans le stade actuel de l'évolution de l'espèce qui n'est jamais immuable, d'autant que l'univers représente un ensemble de parties ayant leur finalité propre, sans que l'existence de l'une de ces parties soit nécessaire à la totalité. Mais, en dehors de cette conformation, il n'y avait pas *obligatoirement* conformité et les exigences de l'espèce ne sauraient s'appliquer à tous les individus. Il s'agit seulement d'un règlement général et global qui admet les exceptions... comme des voies nouvelles, l'indice d'une terminaison... ou une sorte de régulation, excluant le recours à des moyens artificiels le contrariant.

Et il se répétait que deux ou trois actes sexuels fécondants suffisaient à un homme pour avoir rempli son devoir de géniteur, au regard des statistiques de la population française, si on refusait de créer une autre forme de « pollution », dont les hommes, multipliés en trop grand nombre, seraient les éléments, renforçant les effets de la pollution

secondaire déterminés par eux. Or, la vie sexuelle, c'était bien autre chose que la reproduction ! L'érotisme et le sentiment en apportaient le témoignage irréfutable, car ce phénomène pouvait naturellement s'opérer sans plaisir ni sentiment, absolument superfétatoires. Ils avaient été ajoutés par l'homme à un acte brut et saisonnier, chez les animaux. La société avait imposé son empreinte pour clarifier, simplifier, définir, en assignant deux rôles, deux comportements, deux fonctions. Et dans tous les domaines : psychologique, physiologique, économique et social ; Car les soi-disant caractéristiques *masculines* ou *féminines* — ne découlant pas strictement de la nature profonde et sexuée de l'homme et de la femme — sont, avant tout, des caractéristiques *sociales* pour exacerber le désir et construire la mécanique des rapports humains.

Il se surprit à sourire des réflexions auxquelles il se livrait. Elles étaient, tout de même, un peu sérieuses pour un jour d'été, dans le midi, mais il avait l'habitude de penser constamment, surtout dans les moments où la frivolité semblait devoir l'emporter. Il avait besoin de cet alibi que constitue la méditation philosophique pour ne pas déchoir à ses propres yeux, non par manque de conviction, mais par haine de la futilité.

Il savait bien ce qu'il voulait. Il le savait d'autant plus que sa quête était la source d'un émoi toujours nouveau... Rechercher une personne *du même sexe*, jamais il ne s'y habituerait, tant le fait lui paraissait *miraculeux*. Et pourtant, il y avait une époque où il n'aurait jamais imaginé cela *réalisable*. Lorsqu'il s'interrogeait sur les raisons de l'instabilité affective que les psychologues prêtent à ses semblables, il jugeait qu'elle avait son origine dans cette émotion particulière. *C'était donc possible, non seulement avec un autre, mais encore avec un autre...* et ainsi, à l'infini ! Le nombre finissait par donner une idée de *normalité* à ceux qui avaient du mal à admettre *la légitimité du fait minoritaire.*

Donc, il se promenait et il désirait *un garçon*. Il était à la recherche de son « paradis artificiel » et il n'était pas étonné que le paradis terrestre figure traditionnellement sous les espèces d'un *jardin*. On pouvait presque reconnaître qu'il s'agissait d'un *parc*... mais d'un parc... où les « filles d'Eve » brillaient par leur absence : — « Curieuse, tout de même ! cette symbolique de la pomme et du serpent... Oui, le serpent était fidèle au rendez-vous. On comprenait que

la compagne du premier homme se fut laissée tenter... et, en cherchant bien, on trouverait, finalement, les adorables pommes d'amour, tombées de l'arbre et tapies sous la mousse... »

Oui, il faisait beau ; il ne demandait qu'à aimer et il avait la quasi-certitude que cette joie allait lui être accordée. C'était toute la différence qui existait entre un hétérosexuel et lui-même. Dans n'importe quelle ville au monde, sans consentir à se réfugier dans les amours tarifés qui fleurissent au bord des trottoirs et près des quartiers louches et, sans avoir l'obligation de fréquenter des bars, des boîtes ou des établissements spécialisés... dans l'hygiène publique, il était *assuré* de rencontrer, non pas l'homme de sa vie, mais celui qui en peuplerait un instant le désert, produisant une oasis surgie de son cœur ravagé.

Il conjurait la solitude énervante par la multiplication de ces occasions qui ressemblaient à des infimes parcelles que le Temps, inexorable, accorde en menues monnaies... dans les parcs, dans les squares, près des églises, des ponts, des canaux, des rivières et des gares. Il n'éprouvait aucune honte à ces contacts furtifs et sordides. Par son hypocrisie et son intolérance morale, la Société en était la cause...

L'hétérosexuel, au contraire, était la victime des règles de ce jeu social qu'il avait contribué à instaurer, en s'arrogeant une sorte de droit de propriété, inaliénable et sacré, sur la personne de la femme. Elle était donc tenue à une réserve et à une hypocrisie qui limitaient les occasions, en dehors du mariage. Il y avait donc une perte de temps et d'argent dans un cérémonial dicté par la convention. Et, peut-être, notre époque a-t-elle moins changé que les gens ne l'affirment. Peut-être nous laissons-nous éblouir par les phares aveuglants de l'actualité qui s'appellent « *Révolution sexuelle* », alors que le *conservatisme* et la *réaction dominent*, sous une couche superficielle, occupée par une minorité agissante...

A présent, il était arrivé dans le parc circulaire, parcouru d'allées propres et coquettes. Il se trouvait partagé entre l'humour et le sentiment tragique de la vie : *enfer* moderne ? Ou dernier obstacle de ce « parcours du combattant »... qui l'amenait en d'autres lieux, pour achever sa course dans celui-ci, ayant échappé à tous les ennemis et à toutes les difficultés... Maniaques, truands, forces de l'ordre — bien plus au service de la rigueur que de la protection des citoyens — voilà autant de menaces et de dan-

gers ! Certes, des couples — composés de gens comme lui — vivaient heureux, dans la décence et le respect des lois. Ils étaient l'*honneur* et la *respectabilité*, mais il y avait ceux que le hasard n'avait pas favorisés et, d'un seul coup, il ressentit le *besoin d'aimer*, d'être aimé, et de rester *fidèle* à cet inconnu.

Bien sûr, il constatait la présence de quelques bourgeois, avec leurs chiens, qu'ils tenaient à la laisse, et il observait, avec une certaine malice, le déplacement de ces étranges couples, la bête tirant l'homme après elle et s'irritant de ses lenteurs. D'autres lisaient, sur des bancs, en tenant les pages du quotidien largement déployées devant eux. Certains somnolaient, ayant quitté leur *masque*. La plupart traversaient *rapidement* le petit parc pour gagner les grands boulevards qui faisaient suite.

Il n'avait aucun mal à repérer les adeptes des pratiques et des mœurs qui lui étaient chères. Ils se distinguaient des autres par leur regard et justement parce qu'ils avaient l'air de ne pas avoir de but précis. Il sourit à nouveau, en se murmurant que l'absence de finalité constitue justement la raison d'être de ces amours. C'était l'art pour l'art et le nombre d'esthètes qui se ralliaient à cette doctrine justifiait admirablement la formule. Toutefois, la gratuité du jeu ne laissait pas d'en découvrir toutes les figures, toutes les finesses, toutes les subtilités, aux yeux d'un observateur perspicace. Leur marche tenait du *ballet*. Leurs mouvements avaient quelque chose du jeu des échecs. Il y avait les fantassins ordinaires, le roi, la reine, et même le fou... qui se conduisait un peu comme une folle, alors que la nécessité de ces odieuses caricatures n'apparaissait pas.

Ces hommes subissaient, invariablement, l'attraction d'un lieu unique et sacré, parce que devenu l'occasion d'une espèce de pèlerinage et ils étaient soucieux de montrer que l'amour, pas plus que l'argent, n'a d'odeur ! Que de termes mystiques ou religieux pour nommer ces petits monuments que le besoin édifie et que la main des édiles continue de détruire chaque jour, avec la fureur des iconoclastes, ivres de brûler... ce que leurs pères avaient adoré ! Et il s'en faut de beaucoup, même dans le « paradis » des soviets, pour que l'or y soit répandu à profusion, comme le prophète inspiré de la religion matérialiste l'avait promis...

La secte se multiplie, néanmoins, n'ayant besoin ni des catacombes, ni des mystères, ni des assaisonnements indiscrets du *vice !* Quand la *Grèce* et l'*Acropole* ont nourri ces

voluptés, quand *Florence* les a encouragées, quand le Japon des *Samourais* leur a donné la gloire des combats, Vespasien et Rambuteau doivent se taire ! ! ! Et qu'il devait souffrir, cet homme, pour avilir ainsi le *plus noble des idéaux* et rechercher, en de pareils temples, la flamme olympique du pur amour !

Et soudain, il vit *celui qu'il attendait*, entre tous. C'était *lui*, le jeune homme aux yeux verts, à la taille élancée et à la démarche flottante de l'adolescent. Il admirait, pardessus tout, cette allure royale, ce port de tête et cette fierté orgueilleuse qui semblait invincible. Ce n'était pas un ouvrier ; ce n'était pas un bourgeois... Il devait être bien davantage : un dieu ou un saint, traversé par des désirs charnels et dont les cheveux blonds tenaient lieu d'auréole. Il avançait, lentement et majestueusement, ne regardant personne, l'air muré dans sa solitude intérieure. Et pourtant, il voyait tout. Il en était sûr et une prière montait sur ses lèvres : « Mon Dieu, faites qu'il n'aille pas là où je me suis trop souvent rendu ! Qu'il passe... et qu'il s'éloigne, entraînant dans son sillage les adorations et les élans de mon cœur bouleversé... »

Et voici que sa prière était exaucée, parce que le *dieu* auquel il s'adressait était un *dieu d'amour* et qu'il avait jugé bon de lui ôter cette épine qui le menaçait.

Le jeune homme avançait donc et lui emboîtait le pas, ravi dans son esprit, dans son âme, dans son cœur. Non ! vraiment, il n'osait pas lui parler !... et le sentiment de son *indignité* l'envahissait tout entier. D'une certaine façon, il souhaitait, peut-être, que cet écart s'accentue encore et qu'une véritable *distance* s'établisse entre lui et l'objet de son amour. Il comprenait toutes les joies sombres et féroces qui éclataient dans les romans de Masoch. Ce n'était pas un amour de la souffrance, de la douleur, des coups ou des larmes. Il aspirait simplement à une douleur voluptueuse infligée par un être aimé, aimant non pas la souffrance, mais celui qui pouvait la lui infliger en lui donnant l'impression d'une sorte de *rédemption*.

Maintenant, il était sur les allées. Ses pas recherchaient la trace des empreintes laissées par le bien-aimé sur le sol. Ils quittèrent bientôt ces allées, mais il n'osait toujours pas l'aborder. Alors, il prit le risque de s'en retourner, espérant être suivi à son tour. Il évitait de chercher à s'en assurer, assumant en un seul moment le risque suprême et, à l'instant précis où sa main se posait sur la poignée de la

portière de sa voiture, il se détourna et il reçu le trait qui le frappait à mort !... Le jeune homme était en face, devant lui, et il souriait, découvrant la rangée ivoirine de ses dents plantées comme des épées. Il ne lui restait plus alors que la force de sa faiblesse, celle de s'asseoir sur les sièges bruns de sa voiture, devant le volant.

Le mystérieux jeune homme abandonna le trottoir où il séjournait et, d'un pas que l'assurance rendait audacieuse, il franchit les derniers mètres qui le séparaient du véhicule, symbole moderne du fougueux destrier, destiné aux enlèvements romantiques. D'un mouvement de son buste, il se pencha et il ouvrit l'autre portière au jeune homme pour qu'il prenne sa place.

Et tout se déroula comme dans un rêve. Il l'amena chez lui, dans son appartement, l'aidant à franchir le seuil comme une épousée. Ils ne s'étaient pas dit un mot. Il l'entraîna vers le lit qui devenait un autel où leur amour allait se consumer. Avec quelle précipitation les habits furent quittés ! Ils ne conservaient rien, ne gardant qu'eux-mêmes pour mieux se posséder. Et ils accomplirent tous les rites du sacrement ! Ils cherchaient à cueillir le souffle de leurs âmes sur des lèvres que le désir entrouvrait, ne sachant plus s'ils respiraient par l'autre ou par eux-mêmes. Puis ils descendaient plus bas, avec des ardeurs maternelles et enfantines, offrant ce qu'ils avaient, aspirant ce que l'autre offrait, tandis que les bras s'élevaient dans une supplication muette, attentifs à augmenter le plaisir en le multipliant. On ne pouvait deviner lequel était, maintenant, le grand prêtre et qui était la victime, et il ne perpétrait le sacrifice que pour se livrer à la rage de l'holocauste. Le plaisir s'exprimait, dans son langage — à lui — fait de sons entrecoupés, de gémissements et de petits cris. Leur jouissance ressemblait à une agonie et, pendant que la main du jeune homme se crispait sur l'ourlet des draps, parcourus de frémissements, il s'écroula sur le dos profond comme une vague et qui le portait, comme elle, pour hurler l'intensité de son plaisir.

Un silence plein d'ombres et de mystères tombait sur les corps ensevelis dans la couche qui palpitait. Alors il se dressa et il jeta les mots qui le déchiraient, tout son amour et toute sa foi, toute son espérance enfin ! Il s'efforçait de le convaincre, ce jeune homme adorable, que le hasard avait confié. Il lui racontait les joies du *couple*, la sécurité, la prospérité, le calme, la quiétude, la fin des aventures et

des dangers, la stabilité enfin découverte, le bonheur retrouvé et conservé !... Et le jeune homme ne répondait pas... La nuit tombait. Il se leva pour allumer deux bougies et il les disposa sur la commode qui faisait face au lit. Puis il s'approcha de nouveau de celui qu'il considérait tel un éphèbe, venu tout droit de la Grèce antique et le ton se fit pathétique et ardent, allant jusqu'aux murmures et à la confidence. Il lui narrait toutes ses aventures, les déambulations nocturnes dans les rues, les agressions dont il avait eu à se plaindre, les contrôles humiliants et répétés, la crainte d'être vu ou reconnu par un proche (un parent, un ami, une relation), les ruses qui étaient les siennes pour s'assurer qu'il n'avait pas été aperçu, le coup qu'il recevait au cœur en distinguant un numéro d'immatriculation familier, la rage qui le saisissait au moment d'être repoussé, son insatisfaction chronique qui le poussait à répéter les expériences jusqu'à la fatigue morale et physique, l'ardeur qu'il mettait à se détruire ! Et le jeune homme ne répondait toujours pas. Alors il se rapprocha, pour un baiser, mais l'autre le contemplait d'un œil froid et il n'osa pas !

Il y eut un long moment de silence. Il se taisait parce qu'il n'avait plus rien à dire. Il avait épuisé les mots, il s'était épuisé lui-même et il se sentait percé de mille blessures par où son sang s'écoulait en sources et en ruisseaux. Son chagrin atteignait les proportions d'une catastrophe... et, cependant, ils avaient joui tous les deux ! Ils avaient vibré ! Et il ne comprenait pas ce silence inquiétant et solennel !

Tout prenait un air vieillot et suranné dans la chambre, et il avait l'impression de remonter le cours du temps et des siècles. Il se passa la main sur les yeux et ce geste eut le don de le rendre à la vie et au mouvement. Et, comme l'autre ne disait rien, il avança la main pour le toucher *et sa main ne rencontra qu'une sorte de momie...* D'un seul coup, elle venait de se défaire, retournant à la poussière et au néant... Il n'y avait plus qu'un petit tas de cendre qui formait une espèce de monticule. Il se sentit devenir fou...

Quelques instants plus tard il essaya de réagir. Il se dirigea vers la cuisine après s'être levé. Il savait bien qu'il trouverait ce qu'il cherchait, dans la petite armoire, au milieu des chiffons et des poubelles...

PIERRE FONTANIE.

NOUVELLES DE FRANCE

(N° 33)

par JEAN-PERRE MAURICE.

BILAN D'ESPOIR.

On ne le dira jamais assez. 1973, ce fut, pour l'homophilie française, l'année de la comète : tout d'abord, parution du livre *Les Homosexuels* dont le succès est loin d'être épuisé puisqu'il est en réédition. Ce livre répand enfin des idées saines et claires sur nos problèmes dans la masse des hétérosexuels, les documente et les informe sur notre vrai visage. C'est pourquoi l'effort de diffusion doit être inlassablement poursuivi en 1974 et au-delà.

Il y eut ensuite le Congrès de novembre qui fut un événement de première grandeur, à la fois sur le plan interne et, par l'intermédiaire de la presse, sur l'opinion publique française en lui faisant prendre conscience de notre existence et de nos revendications.

Il y eut, enfin, « l'affaire » de la suppression de l'émission qui nous était destinée aux « Dossiers de l'écran », scandale que nous n'avons pas cherché et qui nous fut, en définitive, favorable, erreur et maladresse du pouvoir presque aussitôt suivies d'une « réparation » avec l'émission médicale sur « L'Homosexualité » au cours de laquelle, enfin, André Baudry et *Arcadie* ont pu se faire connaître, s'exprimer, exposer nos problèmes à des millions et des millions de téléspectateurs hétérosexuels dans leur immense majorité.

Ces deux émissions eurent un retentissement immense et leurs retombées se font encore sentir. Dès lors, on comprend que priorité leur ait été donnée. Mais il y a eu bien d'autres faits nous concernant dont certains intéressants ou importants et que je vais vous exposer en vrac aujourd'hui en les passant brièvement en revue dans leur ordre chronologique :

Corps et âme.

« Aux yeux de Raymond Abellio, la poésie noire et le nouveau roman sont incontestablement d'essence homo-

sexuelle... Fils de la femme, l'homosexuel mourra en rendant à l'espèce ces pouvoirs qu'il lui fut refusé de transmettre au fils qu'il n'a pas eu. C'est l'espèce future qui les recueillera, les utilisera, en fera la propriété indivise de tous. Ainsi l'homosexuel ne prend-il son sens que par sa mort. » (*Valeurs Actuelles*, 5-1973.)

Requiescat in pace !

Réformes, réformés, réformettes...

— Publication *intégrale*, dans le numéro de *Réforme* (Protestant) du 8-9-1973, d'une longue et très importante lettre de J. Martillac à M. le Pasteur Henri Capieu avec réponse d'icelui. Les groupes œcuméniques arcadiens de Paris, Lyon et Marseille y sont longuement cités. Ce texte est trop important pour que nous en donnions ici quelques tronçons qui risqueraient de le dénaturer. Pour ceux qui sont intéressés, mieux vaut se procurer ce numéro à *Réforme*, 53, avenue du Maine, 75014 Paris.

— L'abbé Marc Oraison a parlé de l'homosexualité au « Centre d'amitié pour prêtres et religieux » de Bruxelles (Bulletin du Cercle d'Information Civique et Sociale, N° 158).

L'abbé Van Tongerloo (merci) se demande pourquoi les prostituées sont mal vues (ça dépend par qui) et s'étonne que si peu de couples aillent dans les cabarets. Alors il questionne : « Pourquoi le striptease ne serait-il qu'un spectacle pour hommes ? Pourquoi ne pas accepter l'homosexualité ? Il faut accepter les autres mentalités » (*id.*).

Doux Jésus !

Sous le titre « L'Education sexuelle, la pornographie et l'homosexualité » (Bulletin du Cercle d'Information Civique et Sociale, 7, rue de la Santé, 75013 Paris) nous glanons quelques perles d'un grand orient : « L'évêque de Perpignan, Mgr L'Heureux, s'est ému de l'affluence massive d'Espagnols se ruant sur les salles de la ville qui projettent des films pornos tandis qu'un franciscain italien (sancta simplicitas !) voyait dans *Le dernier tango à Paris* une réaction contre *un sentiment de moralité extrêmement primitive et discutable* (comme disait l'autre : je savais pas que ça s'appelait aussi comme ça !)... Olivier du Roy, ancien abbé de Maredsous, s'en prend à la forme culpabilisante de l'édu-

cation chrétienne : *Banaliser la masturbation, la déculpabiliser me paraît la seule façon de permettre aux adolescents de la dépasser vers une relation sexuelle adulte* (ces conseils ne font pas l'unanimité, paraît-il, parmi les mères de famille)... Hamish Fraser dénonce les scandaleux feuillets distribués par les « Living Parish Pamphlets » bénéficiant de l'imprimatur de Westminster et largement diffusés dans les écoles anglaises qui prétendent que « partout où l'amour est donné, Dieu est présent. Que ce soit dans l'extase de la mystique ou dans ce que donne la prostituée à son client pour de l'argent » (voir Clérambard)... Il est vrai que l'église anglicane est suspecte... L'homosexualité fait problème comme disent les petits vicaires de choc. Dans une interview accordée à la BBC, l'archevêque d'York reconnaissait que « de nombreux prêtres de l'Eglise anglicane sont homosexuels ». Il estimait aussi que l'attitude de l'Eglise à l'égard des homosexuels devrait être « de les accepter plutôt que de les ostraciser » (*La Wallonie*, 19-3-1973)... A Montevideo il existe, nous apprend la revue américaine *Human Behaviour*, une école d'éducation sexuelle où les prostituées (sans doute triées par Bordet-Wassermann) donnent gracieusement des conseils pratiques aux fils de bourgeois souffrant de refoulement ou d'inhibition sexuelle... Enfin, la défense des homosexuels a été prise par plusieurs catholiques lors du Congrès de San-Rémo 1972. Le Pr Santori s'est élevé contre « les jugements crétins que trop portent sur l'homosexualité ». Appelant saint Thomas à la rescousse, le Père Plé a affirmé qu'il fallait se garder soigneusement de toute attitude moralisatrice. L'Evangile « affirme clairement que l'on ne doit pas juger et il faut se souvenir que le jugement de Dieu est la miséricorde. Ce qu'il est important d'éviter est d'être pharisien » (*Arcadie*, juin 1972). Et le Bulletin de conclure : « Nous préférons nous abstenir de tout commentaire. » *C'est dommage !*

— Devant cet envol de soutanes, on s'étonne moins que le cinéaste Jens Jœrgen Thorsen (un provo ventripotent) « voit la Cène comme ça : Jésus lave les pieds des disciples, c'est tendre, c'est doux. Il fait un peu l'amour avec saint Jean. Où est le mal ? Il fait aussi l'amour avec Marie-Madeleine et Marthe, toutes les deux ensemble, mais gentiment, tendrement, parce qu'il les aime ». C'est égal... on croit rêver ! Le sexe ne nourrit-il donc plus, que l'on soit obligé d'y ajouter le sacrilège ?

— Dans un article intitulé « Je cherche ton visage » (*France-Catholique* du 3-8-1973) aimablement envoyé par Un Honorable Correspondant de Genève, Jean Montaurier s'écrie : « Le Christ est mort pour tous... Il importe toutefois de nous placer hors des cas-limites. Pour la très simple et élémentaire raison que le Royaume de Dieu s'incarne dans une société humaine et que ni les filles de joie, ni les drogués, ni les pédérastes, rachetés eux aussi, nous en convenons fort bien, ne peuvent être considérés comme des éléments normaux, des pierres solides de l'édifice social. Si notre société est malade n'y introduisons pas encore, à part entière, des porteurs de poisons. »

— Rachetés ? Voire ! Tel ne semble pas l'avis, en tout cas, des Témoins de Jéhovah qui, dans leur bulletin *Réveillez-vous !* de juillet (tiré à 7 500 000 exemplaires), accusent l'ignorance de la Bible d'être le principal facteur de décadence (dont le plus beau fleuron est, bien sûr, l'homosexualité) et en profitent pour porter quelques vaches coups bas à leurs petits copains les méthodistes coupables de ne pas condamner « ces choses dégoûtantes ». Mais il y a pire : page 31, entre deux rubriques, l'une sur « le clergé et l'avortement », l'autre sur le sperme congelé, on nous apprend une recrudescence des maladies vénériennes au Canada dont nous serions seuls responsables... *Haro sur le bidet !* Les « Juifs pour Jésus » (on aura tout vu) qui, pourtant, se veulent révolutionnaires, « s'opposent de toutes leurs forces à la contraception, à l'avortement et à l'homosexualité » (*L'Express*, 13 et 19-8-1973). *Croissez et multipliez jusqu'à ce que mort d'ensuive ! Spécial-Dernière* du 1-4-1973 est encore plus catégorique. Dénonçant des « pervertis qui assouvissent de la manière la plus basse leurs instincts sexuels en égorgeant 60 chiens par semaine au cours d'une cérémonie rituelle », il formule ce jugement lapidaire et sans appel : « Ce sont tous des homosexuels. » *Cave canem !* Seul, Lobsang Rampa dit la vérité sur l'homosexualité dans son livre intitulé... *La treizième chandelle. Un titre qui en dit long !*

Gai, Gai, marions-nous !

— « Appelés par des voisins irrités par le tumulte d'une noce à l'ambiance folle (c'est le cas de le dire), les carabiniers de Montevarchi, dans la région de Florence, ont eu la surprise de constater que les heureux mariés, Gustavo et

Paola, étaient deux hommes... Soixante noceurs ont été interpellés » (*La Marseillaise*, 20-9-1973). *Beaucoup de bruit pour rien ?*

— Quels rigoristes, ces Italiens ! *Paris-Match* du 13-10-1973 nous montre par une photo pleine page le mariage religieux de deux jeunes homos (charmants, du reste). Il est vrai que cela se passe à San-Diego (U.S.A.) mais dans notre chère vieille Europe, nous ne sommes pas en reste. *Valeurs Actuelles* du 27-8-1973 fait une enquête sur le projet de la nouvelle loi familiale danoise qui doit permettre le mariage des homophiles. Il est vrai que la dite enquête se termine par ce paragraphe inquiétant : « Mais tolérance et criminalité vont parfois de pair. De 1970 à 1971, les délits sexuels sont passés de 2 461 à 2 702. Les viols ont doublé depuis 1962. Pour une population de 6 millions d'habitants. » Ce n'est pas ce qu'on nous avait dit jusqu'ici ! *Qui a raison ?*

Deux mères.

— Dans *Elle* du 26-11-1973, Christian Bretagne raconte (en six grandes pages) deux histoires graves : Rose a soixante-trois ans. Quand elle a su que Georges (renvoyé du lycée pour « conduite indécente ») était un homo, « le ciel m'est tombé sur la tête ». « Devant sa route, nous avons chassé les mauvais coups de vent, les mauvaises herbes et les mauvais sentiments. Nous lui avons enseigné à la fois les bienfaits du maillot de corps et les beautés de la vertu. Cette aseptisation forcenée a été, nous ont appris plus tard les spécialistes, la source de sa déviation. » Georges avoue ses penchants. « J'étais honteuse. D'une honte que rien, *jamais*, ne pourrait effacer. J'ai su plus tard que tout le quartier savait depuis longtemps que mon fils était ce qu'il est. » Alors, que faire ? Accepter l'inévitable en se disant que ça vaut mieux qu'une scarlatine ? Vous n'y pensez pas ! La déception est trop forte. « Je l'ai envoyé en province dans un établissement où l'on est moins perspicace. Ou plus tolérant. Parce que lui n'a pas changé. »

Cette histoire prouve que l'homophilie à visage découvert est un idéal vers lequel on doit tendre mais qu'il n'est pas toujours réalisable — ni souhaitable — tant que les tabous resteront en pratique chez le commun des mortels et les gens soumis à leur conditionnement moral. Ce qui me scandalise dans ce cas c'est encore moins l'énorme stu-

pidité d'une telle attitude à la rigueur explicable, psychologiquement, par la violence du choc et de la déception mais bien l'égoïsme forcené de cette mère qui, tout en reconnaissant sa part de responsabilité, ne peut se résoudre à aimer son fils qu'à travers elle-même et ses propres conceptions.

— Françoise a quarante-cinq ans. Fille d'industriel, elle a épousé un professeur-poète. C'est elle qui fait bouillir la marmite en dirigeant d'une main de fer dans un gant de crin l'usine familiale. Marc est le seul rejeton de cette union de la carpe et de la lapine. Passant devant la chambre de son fils, « la tigresse (entend) de la flûte, du pipeau... ou quelque chose d'approchant ». Elle entre et trouve Marc dans les bras d'un jeune cadre arriviste. « J'ai d'abord giflé mon fils (il avait seize ans) et foutu l'autre à la porte. L'instinct. » Puis elle invite Marc-Ganymède à lui poser toutes les questions qu'il voudra. Il en pose une seule : « Etre normal, me dit-il, est-ce être comme papa ?... J'ai souvent pensé à sa méchante petite question sur son père et je me suis enfin aperçue que, depuis longtemps, son père c'était moi. » Marc a donc été la victime d'un « accident d'identification » mais si la mère reconnaît ses torts, le père est incapable de surmonter une *démission* cause de cette dévirilisation qui poussa son fils dans les bras d'un ingénieur déviationniste.

Comme disait Poil de Carotte : « Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin ! »

Une famille de tuyaux de poêle.

— Dans le très sérieux magazine *Parents* (N° 55, septembre 1973) Yves Marguerite rapporte les confidences d'un sexologue : « J'ai connu un patient qui, à soixante ans, a découvert la raison de la lassitude sexuelle qui s'était installée dans son couple : c'était un homosexuel qui n'a réalisé son homosexualité qu'après trente années de mariage en partant avec le petit ami de sa fille ! »

Ainsi, ce papa est devenu le beau-père (ou la belle-mère ?) de sa propre fille. Bou Diou, qué complications !

« Et la politique ? »

— Ce n'est pas nous qui posons cette question indiscrète mais le N° 1 de *Dire* (décembre 1973), luxueux magazine

de la presse « underground » où, sous la plume de Pierre Hahn, actuel collaborateur de la revue *Union*, nous trouvons une analyse incomplète mais objective et honnête de l'action d'*Arcadie* parallèlement à celle du *Fhar*.
Il faudra le re - Dire !

Bagatelles pour un massacre.

— Sans insister (car il ne faut pas accorder d'importance à la médiocrité) signalons tout de même tout le mal que nous pensons de ce N° 204 du *Meilleur* (qui est bien le pire) où un titre accrocheur en caractères d'affiche appâte le gogo : « Les politiciens homosexuels et les célébrités. » En sous-titre : « Ajourd'hui, ils ne s'en cachent même plus... Début de nos fracassantes révélations. » A l'intérieur, on ne révèle bien sûr que ce qui est de notoriété publique et encore, sans oser nommer personne (à part la photo de notre Peyrefitte, sans doute pour lui faire une publicité de mauvais aloi dont il n'a nul besoin). — Item pour le N° 48 de *L'Espoir-Hebdo* (magazine de la Côte d'Azur) qui consacre un numéro spécial « scandaleux » aux travestis professionnels, donnant ainsi une idée fausse trop répandue de l'homo en général et du travestitisme en particulier. — Item pour l'article signé Guerrin (même magazine) qui ne ressasse que des banalités.

— Dominique Fernandez, dans *L'Express* (29-7-1973) : « (Selon Freud) le mythe platonicien de l'androgyne explique les tendances bisexuelles de l'homme. En particulier, l'homosexualité ne serait que la nostalgie de l'autre moitié du tout originel. »

— *Le Monde*, par Bertrand Poirot-Delpech interposé, écrit (20-12-1973) : « Selon Sartre, les homosexuels ont fourni de nombreuses recrues à la collaboration par plaisir de se soumettre en femmes au vainqueur. »

— Un certain Maurice Villermet, plumitif de service à *Nice-Matin* (chronique télé - 2e chaîne du 15-12-1973) n'est pas content du tout que l'on ose parler de nous à la télévision et ne nous l'envoie pas dire. A propos du film *Le Détective*, il pète feu et flammes sur « les trois calamités modernes : l'homosexualité, la corruption et la drogue ». Une fois de plus dans le même panier. La drogue, nous avions l'habitude mais la corruption ? Si tous les lecteurs homophiles (à Nice, ça ferait pas mal de monde) écrivaient pour dire à *Nice-Matin* tout le bien qu'ils pensent de cette

petite infamie ou pour se désabonner, ça ferait pas mal de bruit du côté de l'avenue de la Victoire et peut-être aussi que cela inciterait la direction de *Nice-Matin* à inviter le sieur Villermet à tourner sept fois sa plume dans l'encrier avant d'écrire n'importe quoi sur n'importe qui... Mais peut-être aussi que les lecteurs Arcadiens sont trop intelligents pour lire la prose de M. Maurice Villermet ?

— *Hebdo-Côte d'Azur*, sous le titre « Quand les homos s'adressent au pape », cite *Arcadie*, « revue et mouvement DES homophiles français » (ce n'est pas nous qui le disons) et sa lettre à Paul VI en faveur d'une pastorale homosexuelle.

— A propos de l'éducation sexuelle, des spécialistes estiment « qu'il faut permettre aux adolescents d'exprimer et de libérer leur créativité sexuelle, fût-ce dans le sens de l'homosexualité » (*La Croix*, 28-11-1973).

— *Best*, mensuel de l'actualité musicale, dans son courrier du N° 62 (septembre 1973) insère la lettre de M. Jean Maybon de Courbevoie qui chante les louanges et harpe sur le thème (dans un journal musical, s'pas ?) de « l'excellent ouvrage de Marc Daniel et André Baudry publié en livre de poche aux éditions Casterman dans la collection Via et qui fait connaître le vrai visage de l'homosexualité n'ayant rien de commun avec la caricature que l'on en fait ».

Il n'est jamais trop tard pour bien lire.

Une histoire de berdaches.

Extrait de *Lui* (12-1973) : Deux garçons sont assis au bar. Ils ne cessent de se regarder. Au bout d'un quart d'heure, le garçon blond s'approche du garçon brun et demande :

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Parce que je vous trouve très beau. Et vous ?

— Parce que moi aussi je vous trouve très beau.

L'autre sourit et demande :

— Homosexuel ?

— Non, et vous ?

— Non plus !

Et tous deux ensemble :

— Dommage... Bonsoir !

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

NAPOLÉON FUT-IL HOMOPHILE ?

Un ouvrage anglais récent, œuvre du Major-Général Frank Richardson, relance la question, souvent débattue : Napoléon eut-il des tendances homophiles ? et, si la réponse à cette question est affirmative : eut-il des liaisons homosexuelles (1) ?

Chacun sait que, du temps même de Napoléon, des bruits coururent à ce sujet. Dans les pamphlets anti-napoléoniens de Lewis Goldsmith et autres, il est question des relations contre-nature du « monstre corse » avec le Mameluk Roustan, notamment. Mais ce sont des affirmations faites, de toute évidence, dans le seul but de noircir un ennemi détesté ; elles ne reposent sur aucun fait précis.

C'est dans les innombrables volumes de mémoires des hommes et des femmes qui ont connu personnellement l'empereur qu'il faut chercher une documentation authentique, tout en ayant soin de l'apprécier à sa juste valeur selon le degré de sincérité et de compétence des auteurs.

Une chose en tout cas est certaine : Napoléon n'a nullement été l'*homme à femmes* que la légende (complaisamment répétée par des historiens conformistes du genre André Castelot) voudrait faire croire. En fait, il avait toutes les raisons de craindre d'être impuissant, et il n'est pas certain que ces craintes étaient vaines. Toutes les femmes qui ont partagé son lit ont avoué, ou laissé deviner, qu'il n'avait rien d'un hercule. Son autopsie a révélé des organes sexuels minuscules « comme ceux d'un enfant ».

D'autre part, son obésité précoce, son absence de poils, ses hanches larges, sa poitrine grasse et presque féminine, témoignent d'une surabondance d'hormones femelles que les historiens-médecins ont reconnue depuis longtemps. (On connaît, sur ce sujet, les études du Dr Georges Valensin : tout récemment encore, dans *Union* d'août 1973, « Napoléon, impuissant précoce ».)

---

(1) Major-General Richardson, M.D., *Napoleon, Bisexual Emperor*. Londres, éd. William Kimber, 1972, 255 p., ill. Prix : £ 3,95.

Enfin, la misogynie de Napoléon, qui se manifestait en toute occasion par d'incroyables grossièretés à l'égard des femmes, est bien connue, et lui a valu de solides haines féminines, de la duchesse d'Abrantès à Mme de Staël en passant par la reine de Suède, Désirée Clary, qu'il avait, dans sa jeunesse, vilainement déçue.

Mais tout cela suffit-il pour parler d'homophilie ?

Le Major-Général Richardson estime que oui, et donne d'abondants arguments à l'appui de sa thèse.

Il y a d'abord l'amitié intime de l'empereur avec Duroc, dont le général Foy, dès 1827, disait qu' « on aurait qualifié autrement les rapports de Duroc avec Napoléon si un prince de cette trempe avait pu avoir un favori ».

La véritable passion romantique qu'éprouva Napoléon pour le séduisant Tsar Alexandre, lors de leur entrevue de Tilsitt, a fait couler aussi beaucoup d'encre. Ils ne pouvaient se quitter et avaient hâte de se débarrasser des importuns pour se retrouver seul à seul. « S'il était femme », écrivait Napoléon, « je crois que j'en ferais mon amoureuse ». De telles phrases vont loin.

A Sainte-Hélène, le général Gourgaud donna tous les signes d'un amour exalté pour l'empereur déchu. « Il m'obsède », se plaignait Napoléon. « Je crois qu'il est amoureux de moi. Je ne peux quand même pas coucher avec lui. » Mais Las Cases, autre compagnon d'exil, se voyait attribuer par Napoléon « une disposition féminine ». Et le jeune Emmanuel, fils de Las Cases, fut tendrement aimé de l'empereur, au point que l'on en jasait dans l'île. Et le valet de chambre Marchand était surnommé par Napoléon « Mam'zelle Marchand ». Et dix autres détails et anecdotes du même genre, qui montrent à tout le moins que l'atmosphère de la petite cour impériale de Sainte-Hélène était singulièrement ambiguë sur le plan sexuel.

Il y a surtout, dans la vie de Napoléon, ce goût si marqué, si permanent, pour la compagnie des soldats, pour une société exclusivement masculine — à une époque où les culottes de peau blanche étroitement serrées sur les cuisses, les dolmans à brandebourgs, les bottes moulant la jambe, mettaient si crûment en valeur les formes viriles. Et ce besoin qu'il éprouvait de pincer, de souffleter ou de caresser tous les hommes passant à sa portée — manie qui n'était pas du goût de tout le monde et qui lui valut, à l'occasion, quelques rebuffades.

Les relations ambiguës, à la fois affectueuses, caressantes

et souvent sadiques qu'il eut avec ses valets de chambre, aides de camp et autres serviteurs masculins, toujours choisis par lui jeunes et beaux, prêtent également (et ont prêté dès son temps) à diverses interprétations.

Tout cela est abondamment exposé, commenté et discuté dans l'ouvrage du Major-Général Richardson. Comme il le dit lui-même, la question n'est pas tranchée de façon irréfutable et ne le sera peut-être jamais ; mais, personnellement, il estime, quant à lui, que Napoléon était situé entre les degrés 3 et 4 de l'échelle de Kinsey (c'est-à-dire, grosso-modo, de 50 à 60 % de tendances homosexuelles et 40 à 50 % de tendances hétérosexuelles). Et c'est, selon lui, le côté homophile de sa personnalité qui lui valut son extraordinaire puissance de séduction sur les hommes — c'est-à-dire, en définitive, que là serait la clef de la fabuleuse « légende napoléonienne ».

Lecture passionnante et riche en enseignements, donc, pour tout Arcadien. Il faut souhaiter qu'une traduction française de cet ouvrage soit promptement publiée.

Un détail curieux, toutefois : de toutes les possibles ou probables « aventures » homophiles — ou même homosexuelles — de Napoléon, la plus connue de nous, celle à laquelle Suzanne de Callias a consacré un livre éloquent (2), n'est pas citée par le Major-Général Richardson. Nous voulons parler de sa liaison avec Junot qui — tout au moins de la part de Junot — offre bien, en effet, toutes les caractéristiques d'une passion amoureuse, et qui conduisit le malheureux à la folie et au suicide.

Ce qui prouve que, même sur un sujet aussi abondamment exploré que les amours de Napoléon, il reste toujours du nouveau à découvrir... (3).

MARC DANIEL.

---

(2) Suzanne de Callias, *L'Etrange passion de Junot, duc d'Abrantes*, 1954 (ce livre est épuisé).

(3) *Arcadie* publiera bientôt la traduction d'un chapitre du livre du major-général Richardson.

EN HONGRIE, SAGESSE ?

(suite et fin)

Au risque de me répéter, je précise encore aujourd'hui combien sont subtiles et respectueuses, en quelque sorte, les analyses du Dr Buda concernant la vie sentimentale des homosexuels (1). Il ne cache rien, certes, de la précarité fréquente de leurs amours, ni de leurs « accidents » internes ou externes, mais il insiste sur ce fait qui le frappe : « La relation formant le cadre de l'assouvissement homosexuel est souvent plus importante « chez nous » que l'acte sexuel même » : Observation rare, mais pertinente, encore que l'inverse soit bien courant. Il examine les rapports « durables » tout autant que les « contacts fortuits », etc., ne blâme rien : il constate, il analyse, avec sympathie presque, ces diverses tendances, attitudes ou exigences. C'est un ton auquel nos psychiatres (!) ne nous ont pas habitués. Il précise bien, certes, que ces données varient suivant les pays et les civilisations, et les milieux... et c'est combien vrai ! Il ose même se plaindre qu'aucune enquête n'ait encore été faite en Hongrie, au sujet de l'homosexualité !

Ce pionnier — ou son pays — finit par nous toucher : c'est un ton si différent de celui de nos médecins (il y en a encore !) qui cherchent (?) à nous soigner !... comme le Dr Palem ! (cas limite) auprès de qui ce Hongrois paraît si détendu, et du reste infiniment plus compétent — et informé d'ailleurs — que tant d'autres, hic et nunc... Il reprend à son compte les termes du « Wolfenden » : « Les homosexuels ne se distinguent aucunement de la population moyenne et leurs capacités permettent une activité précieuse et créatrice. » Souhaitons entendre ce même langage dans *toutes* les républiques socialistes, et du reste, dans tous les états (républiques ou non).

Notons d'ailleurs qu'il n'ignore rien de Soho ni de Pigalle, où il déplore l'avilissante pléthore de la littérature pornographique... A coup sûr, ce fléau, économique et social,

(1) Voir *Arcadie*, n° 239.

ne contamine pas autant les rivages du Danube ou de la Moskowa ! « La littérature sexuelle n'implique pas forcément le dévergondage et l'avilissement. » A quand ? hélas ! la juste mesure de la liberté, programmée par René Guyon, voilà déjà quarante ans ? Mais là encore, et précisément en Occident, la furie de l'argent y gâte tout.

Le Dr Buda nous assure que « le nouveau code pénal de son pays ne punit plus la relation homosexuelle entre hommes adultes... ». Il stigmatise au passage « différentes communautés d'hommes qui réagissent très grossièrement à la tentative de rapprochement homosexuel..., l'homosexuel étant alors en butte à la raillerie ou à l'agression... ». Hélas ! nous le savons tous ! Mais il oublie de rappeler que cette « agressivité » est spécifiquement de racine « judéo-chrétienne », ce qui n'est guère à l'honneur de cette civilisation-là, où nous vivons « de l'Atlantique à l'Oural », et chez les biblistes d'Amérique !

Il discute ou plutôt signale d'une part « l'interprétation purement somatique de l'homosexualité » et d'autre part « les théories psychologiques et psychanalytiques » qui lui paraissent « promettre plus de succès » pour une explication des faits... Mais alors, a-t-on envie de lui demander... « même explication pour tous les animaux ?... du chien à la langouste, dont un de ses collègues suisses, fort savant en biologie nous décrit (dans une revue de l'Université de Genève) les furieuses et cruelles batailles entre lesbiennes rivales, au fond des océans, dans leur vacarme effroyable ? — et chez les serpents de Californie dont les danses suggestives « d'amour homosexuel » ont déjà été évoquées dans *Arcadie*, n° 24 (compte rendu du *Journal d'Herpétologie* de l'américaine « *Sexology* » de janvier 1954 ? — fantaisies ou gaspillages de la nature qui réparent et tempèrent sa folle prodigalité créatrice — qui aboutit à notre surpopulation terrestre ?

Avant ces Californiens ou ces Helvètes, Cocteau avait déjà écrit (dans les pages 5 à 7 du n° 1 d'*Arcadie*) : « On s'obstine à contredire les lois d'économie et de prodigalité dans le règne animal et le végétal... qui nous donnent l'exemple... en évitant cette surpopulation que prêchent les hommes » (certains fous tout au moins) « et qui encombre le globe, au point qu'on le voit secouer ses puces et déjouer nos calculs » — et nos théories — pourrait-on ajouter ! Idée exprimée déjà par Schopenhauer, reprise par Lucien Farre dernièrement (en notre n° 238).

On aimerait faire connaître ces vues lumineuses à l'excellent Dr Buda qui, malheureusement... n'a pas lu, sans doute, le poète de génie qui s'élevait contre « ce crime social : punir le singulier au nom du pluriel » — traduction plus précise de la fameuse réflexion de notre grand Montaigne sur les « monstres » — que pourtant, de sa célèbre « librairie », il n'avait pas étudiés... ni au fond des océans, ni dans les déserts de Californie !

Le Dr Buda, on le sent, cherche la vérité à travers les hypothèses psychanalytiques, mais avec circonspection, humilité... Il ne tranche pas, comme certains de nos pontifes, si assurés de leurs découvertes ! Je ne puis entrer ici dans le détail de ses hésitations et de ses réflexions sur maintes théories, ce serait trop technique et il y aurait trop, beaucoup trop à dire, sur ses scrupules qui l'honorent : il traite par exemple de l'homosexualité dissimulée ou latente (page 32) avec patience. Il examine les diverses « cures psychanalytiques » avec infiniment de précautions sans jamais jouer le pontife, ni prendre partie pour tel ou tel. Sa prudence est extrême, sa réflexion profonde.

« Le médecin doit examiner le problème de l'homosexualité avec beaucoup de tact, avec une compréhension sans préjugés, et avec le moins possible de *verbalisation*. »

A bon entendeur, salut.

PIERRE NEDRA.

E.M. FORSTER

LE RETOUR A PENGE

Un des plus beaux livres sur l'amour d'un adolescent avec un jeune aîné...

Ed. Plon — 29 F

LA MUSE GARÇONNIÈRE

de ROGER PEYREFITTE.

Il aura donc fallu dix-huit siècles pour que La Muse garçonnière, cet aimable recueil de poésies pédérastiques, compilé par le poète grec Straton de Sardes, devienne accessible aux lecteurs français ! On croit rêver, alors que tant de rééditions insipides multiplient les textes les plus insignifiants... mais le tabou des « bonnes mœurs » était, naguère encore, si pesant que même la savante collection Guillaume Budé reculait devant cette Muse maudite.

Heureux retard, tout compte fait, puisqu'il nous vaut le plaisir rare de déguster d'emblée ces délicats poèmes dans la traduction du plus helléniste de nos écrivains... et du plus garçonnier de nos hellénistes : notre ami Roger Peyrefitte (1).

On s'exposerait à des déceptions si, aiguillonné par la réputation scandaleuse de La Muse garçonnière, on s'attendait à y trouver des descriptions épicées comme celles dont nous rassasie la littérature d'aujourd'hui. L'érotisme de Straton de Sardes est discret, érudit et mythologique. Ces courts poèmes (les plus longs ont une dizaine de vers) appartiennent au genre épigrammatique, éminemment propre à faire étinceler un mot d'esprit ou à évoquer une image brillante, mais peu propice au développement d'une idée ou à la narration d'un récit.

Néanmoins, certains poèmes sont assez crus, décrivant avec beaucoup de précision les charmes physiques des garçons et les jeux auxquels on se livre ou voudrait se livrer avec eux.

Il ne s'agit — est-il besoin de le dire ? — que d'amour purement pédérastique au sens précis du terme : les garçons que chante Straton ont quatorze, quinze ans au plus. Le premier poil sur les jambes ou sur leur menton signifie la fin de leur séduction : **Tes jambes, Nicandre, se couvrent de poils ; mais prends garde que la même chose n'arrive à tes fesses : Tu connaitrais alors quelle disette d'amants ! Inquiète-toi encore maintenant de ton âge qui ne reviendra pas** (Poème N° 28).

(1) Roger Peyrefitte, *La Muse garçonnière* et *Les Amours*, éd. Flammraion, 1973, 154 p. Prix : 35 F.

Ce thème de la beauté enfuie, de la jeunesse qui passe, est au cœur du recueil. Rien n'est plus païen, je veux dire « non chrétien », que ces poèmes écrits ou recueillis plus de cent ans après la prédication de saint Paul.

Est-ce à dire que ce sont tous des chefs-d'œuvre ? Non certes. Beaucoup se répètent, ou tombent dans le cliché, ou se noient dans l'érudition mythologique et la préciosité. Les comparaisons rituelles entre l'amour des garçons et celui des filles y occupent trop de place pour qu'il puisse s'agir d'autre chose que d'un exercice littéraire. De même, les thèmes rebattus du garçon indifférent qui désespère son soupirant, ou du garçon volage qui trahit son amant, reviennent par trop souvent dans ces 362 pièces, mais on y trouve aussi de délicats joyaux, des images évocatrices, et même, plus souvent qu'on ne s'y attendrait, des échos de sincère passion :

Je n'ai pas vingt-deux ans et je suis las de vivre,
O Amour, quel est ce mal ? Pourquoi me brûlez-vous ? (N° 46.)

La traduction de Roger Peyrefitte, élégante, précise, rend parfaitement la concision de la métrique grecque sans rien sacrifier de la clarté du sens.

Le volume se termine par une réédition de la version des **Amours** de Lucien de Samosate — autre écrivain grec du II[e] siècle — que Roger Peyrefitte avait donnée en tirage limité voici vingt ans. C'est, sous forme d'un dialogue inspiré de Platon, la comparaison classique entre l'amour des filles et celui des garçons : il est probable que, même aujourd'hui, certains des arguments qu'invoquent assez volontiers les partisans de la pédérastie proviennent de cet arsenal.

MARC DANIEL.

OVIDE

LE NOUVEL ART D'AIMER

Préface de Roger PEYREFITTE

Album de photos

50 F (avec poste 54 F)

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, SEXUALITÉ

du Dr MICHEL MEIGNANT.

Le Dr Meignant n'est pas un inconnu pour les lecteurs d'**Arcadie**. Ce n'est même probablement un inconnu pour personne, étant donné le succès de sa revue **Union** et de ses causeries à Radio-Luxembourg avec Ménie Grégoire. Son film **Sexologos**, sorti sur les écrans en novembre 1973, a touché lui aussi un vaste public.

Chacun sait qu'il se place au premier rang des sexologues qui ont assumé comme mission de déculpabiliser, de démystifier, de dédramatiser le sexe. De faire comprendre aux hommes et aux femmes de notre temps que faire l'amour est l'activité la plus naturelle, la plus saine qui soit ; qu'il n'y a pas, en amour, de choses « permises » ou « défendues », d'attitudes « normales » ou « anormales », de gestes « convenables » ou « déplacés ». D'expliquer que la pornographie, si souvent rendue responsable de toutes les décadences morales, est inoffensive. De dire enfin, de répéter, de crier que les seuls rsponsables de la misère sexuelle et affective de notre temps, sont l'ignorance, la bêtise, les idées toutes faites, les préjugés.

Tout cela, le Dr Meignant avait eu souvent l'occasion de l'écrire dans **Union**, de le dire à Radio-Luxembourg, et même au Club d'**Arcadie** où il nous a fait l'honneur de venir parler deux fois déjà. Mais il manquait, pour que son message de santé et de libération atteigne tout le public qui l'attend et qui a besoin de lui, que son expérience fût condensée sous forme de livre. C'est maintenant chose faite. Et quel beau titre il a trouvé : **Liberté, Egalité, Sexualité !** (1).

Il y a tout dans **Liberté, Egalité, Sexualité.** De la tendresse, de la poésie, de l'émotion, de la science bien sûr, de l'indignation aussi, de la haine contre les hypocrites et les censeurs qui ont sur la conscience tant de vies gâchées, et de l'humour, de l'esprit, de l'enthousiasme, bref, tout ce dont une société sclérosée et morose a besoin.

Arcadie a sa place dans le livre du Dr Meignant. Une place presque trop voyante, puisqu'il ne propose rien de moins que d'ériger une statue à André Baudry ou de donner son nom à une rue ! C'est dire qu'il ne pèche pas à notre égard par excès de sévérité. Mais cela ne nous empêche pas de dire de **Liberté, Egalité, Sexualité,** tout le bien qu'il mérite.

Ce que j'ai peut-être, personnellement, le plus aimé dans ce livre — outre le fait qu'il est écrit d'une plume légère, facile à lire, en français de tous les jours, sans pédantisme comme sans vulgarité —

(1) Ed. Robert Laffont, 1973, gr. in-8°, 283 p. Prix : 25 F.

c'est qu'à aucun moment le **sexe** n'y fait oublier l'**amour**. J'apprécie le court chapitre 63 : « De l'amour ! de l'amour ! de l'amour ! Oui, n'oubliez jamais que sans amour, la vie sexuelle ne peut combler une vie... » C'est tout, mais c'est bien tout, en effet.

Le Dr Meignant apparait — tout comme notre André Baudry, chacun dans son domaine — comme un homme passionnément consacré à la poursuite d'un idéal, qui est le bonheur humain, par la conquête de la liberté. Mais c'est aussi un homme de chair et de sang, semblable à tous les autres, et qui sait parler de lui avec simplicité, honnêteté, pudeur, franchise. Nul lecteur ne saurait fermer **Liberté, Egalité, Sexualité** sans se sentir profondément l'ami de l'auteur. Je ne saurais faire, quant à moi, plus bel éloge d'un livre.

MARC DANIEL.

SAINTE-FERULE

de PIERRE JEANCARD.

Ce livre mérite à plus d'un titre d'être lu.

Première originalité : son style ; une prose simple et neutre. Le fait de style se situe ici au niveau des actes, des sentiments, et non au niveau de la langue. Ce sont les actes ou les sentiments qui sont stylisés eux-mêmes, et pas besoin donc de recherches d'expression particulières.

Cette stylisation confère au livre un caractère particulièrement dramatique. Il s'agit de moments exceptionnels d'une intensité hors du commun ; une tragédie qiu serait hors du temps romanesque, si des rappels fréquents (parfois bien peu discrets...) ne la réinséraient dans le passé de Thierry, et même dans son avenir (en ce sens, oui, c'est la suite de **la cravache**, comme l'annonce la bande qui entoure le livre).

Second point, sinon original, du moins digne d'intérêt : la description de la société collégienne, microcosme où règne le sadisme (« le « surgé » est un sadique refoulé, et les « préfets » des sadiques autorisés », p. 49). La cruauté-reine est par un côté fort claire : la férule, c'est la cravache ; l'école, c'est le père, c'est la société en tant que forces répressives ; et d'un autre côté ambiguë : dans la « danse sous la douche », la cruauté est déviation de la sensualité, ce qui justifie le terme de sadisme...

(1) Fayard. Prix : 30 F.

Mais tout cela n'est qu'accessoire en considération des personnages. Je ne parle pas des quelques silhouettes féminines : elles ne sont que des occasions de passades vite oubliées ; parfois attirantes par et pour le corps, elles ne le sont jamais par et pour l'âme. L'amour homophile, lui, est à prendre au sérieux, il est la source de sentiments nobles et hauts, qui s'incarnent en trois garçons.

L'absent d'abord : Alain, dont le fantôme apparaît sans cesse, dont l'image est inaccessible (dans les rêves comme au tribunal où Thierry va témoigner pour lui). Vers lui pourtant va la dernière phrase du livre : « c'est mon unique fidèle ».

Et puis Guy et Raoul. Guy, le camarade au grand cœur, le copain fidèle et tout dévoué, dévoué et même dévot, admirant son camarade dans on corps et dans son âme... Raoul surtout, être plus complexe, garçon qui vit de générosité, d'affection, de tendresse toujours prévoyantes ; une affection jamais prise en défaut, n'acceptant jamais la faiblesse ni la lâcheté — très exigeante en un mot, au point qu'il refuse de réaliser en des actes charnels son amour pour Thierry, car cette incarnation de sa passion ne pourrait être qu'imparfaite, ne pourrait que la restreindre. « Un garçon de qualité », dit Thierry (p. 332) (Stendhal disait : « une âme de fabrique fine »), qui séduit le lecteur par son intelligence, sa sensibilité, sa droiture.

Ces trois garçons, tous trois, aiment Thierry, chacun selon son mode. De même que chacun a son mode d'être, chacun a son mode d'aimer. Trois affections bien différentes, mais qui ne peuvent pas ne pas émouvoir.

Thierry enfin. Le héros. Beau, fort, intelligent : l'Apollon parfait. Celui qui peut se permettre de dire « je » : le roman est écrit à la première personne ; Thierry est égocentrique, le roman est égocentrique. Il est le centre d'un univers ; êtres et choses s'organisent et vivent par rapport à lui. Par là il est égoïste : ce héros s'engage peu, reste dans son état de semi-divinité sans trop se mêler des affaires humaines. Il ne s'embarrasse pas beaucoup des êtres qui gravitent autour de lui : Guy disparaît, Raoul meurt dès qu'ils ne sont plus des éléments indispensables de son univers. Bien plus, Thierry chasse alors Raoul de son univers intérieur : « je me refuse à penser plus longtemps à lui » (p. 362) : ce mort l'encombre. Evidemment, cette mort et cette expulsion sont les symboles d'une rupture, stylisée comme il se doit, s'agissant d'une vie paroxystique et passionnée, où tout est accompli jusqu'au bout, achevé, parfait. Et je stylise à peine, à mon tour, en décrivant Thierry comme un être égocentrique, égoïste — égotiste aussi : il se contemple sans déplaisir, en chair et en âme ; les reproches qu'il se fait ne sont pas sans quelque complaisance, en particulier au sujet de son refus de s'engager à fond et à temps : « encore un aveu que je me fais à retardement ! » (p. 260). Refus de s'engager sentimentalement, refus de s'engager sensuellement, refus de s'engager sexuellement : de même qu'il n'a pu choisir entre Alain et Yvette (la cravache), il ne peut choisir entre Alain et Raoul, les « deux êtres que j'aime le plus au monde » (p. 320). Héros, soit, mais héros-idole, qui se laisse adorer, mais ne sait pas privilé-

gier un de ses fidèles, et qui cultive sa position de supériorité ; héros par ce refus de l'attachement complet.

... et héros-idole aussi pour le lecteur subjugué, qui ne peut qu'accepter de l'adorer ou alors le rejeter totalement. Lisez ce livre, et choisissez ; en tout cas, vous ne regretterez sûrement pas d'avoir vécu une soirée en compagnie de ce jeune diable-dieu fascinant.

PIERRE-MARC ADRET.

ADAM SANS ÈVE

de la princesse BERIS KANDAOUROFF.

Pour les Arcadiens qui ont le sens de l'humour, et que ne rebute pas trop l'esprit dit « parisien » (ici sous la plume d'une princesse anglo-russe), ce petit livre sans prétention est l'occasion de passer une heure ou deux de détente loin des grisailles de la crise énergétique et des histoires de micros baladeurs (1).

On n'y trouve certes pas un renouvellement du genre : bien des clichés traditionnels, bien des balivernes ressassées y reviennent à satiété.

Mais, dans l'ensemble, l'accent est nettement sympathique à l'égard des « homos » (c'est ainsi que la princesse nous désigne. Pourquoi pas ?). Sans eux, écrit-elle, « le monde serait trop triste ». C'est bien gentil, cela. Merci, princesse.

Il est vrai qu'elle connaît surtout les « homos » de la haute couture, de la diplomatie et du Tout-Paris. C'est pourquoi sans doute elle les voit tous entourés de gigolos, passant leur vie entre deux croisières sur des yachts ou deux réceptions, papoteurs et mythomanes, non sans faire preuve le plus souvent d'avarice et de mesquinerie.

Mais ce petit livre léger, plein de formules amusantes et d'anecdotes savoureuses, a une grande qualité : il est bien documenté. Fragmentaire, limité, certes, mais honnête. C'est bien le Paris de 1973 qu'il décrit, et non (comme tant d'ouvrages sur le sujet !) un Paris de 1930 ou de 1910 vu à travers Willy ou Georges-Anquetil. L'évocation des amours du cireur de parquets marxiste-léniniste sous le

(1) Princesse Beris Kandaouroff, *Adam sans Eve*, éd. Jean Dullis, 1973, 169 p. Prix : 22 F. Le livre porte la bande « Prix Effémina » : on voit le ton... et le genre.

regard du portrait d'Alain Krivine m'a, je l'avoue, rempli de jubilation à cause de mon goût bien connu du sacrilège.

Et puis, au milieu du déluge de livres sérieux, pseudo-sérieux ou ultra-sérieux qui déferle sur nous, un peu de fantaisie n'est pas à négliger, même si parfois on a envie de hausser un peu des épaules devant certaines plaisanteries trop faciles. La princesse Kandaouroff, née Beris Lindon, est une authentique femme d'esprit. C'est une qualité devenue trop rare pour qu'on ne l'apprécie pas à sa juste valeur.

MARC DANIEL.

CINÉMA

MON CHEMIN

film hongrois de MIKLOS JANCSO.

En cette période de vacances quelques Arcadiens seulement ont dû rester devant leur télévision pour voir ce film hongrois tourné en 1964, et certainement que ceux-ci ont découvert ce chef-d'œuvre. En effet, nous recevons trop peu de films des républiques populaires — quoique nous soyons plus gâtés à présent — et c'est bien dommage, car en général ils peignent d'une façon troublante la psychologie des individus. Le présent film se veut résolument pessimiste, après les productions plutôt d'optimisme sur commande de la période stalinienne, et ce revirement des cinéastes se comprend d'autant plus aisément lorsque ces derniers utilisent leurs caméras après l'insurrection de Budapest.

Connu en France comme le plus grand cinéaste hongrois, Miklos Jancso entoure Mon Chemin d'une pudeur extrême car les régimes totalitaires (surtout à l'époque) ne permettent aucune équivoque sur les sentiments et les attitudes ; aussi faut-il voir au-delà ; il fait preuve aussi d'une très grande sensibilité au service uniquement de l'homme, en faisant une totale abstraction des autres valeurs, argent, patrie, et même la guerre, bien que ce film utilise cette dernière comme canevas.

L'histoire se passe au printemps 1945, période de grande confusion où les troupes allemandes battent en retraite et les troupes sovié-

tiques libèrent le pays, au milieu du peuple hongrois en désarroi qui ne sait plus très bien qui est qui. Un jeune (et beau) Hongrois de dix-sept ans — Andras Kozak — est fait prisonnier par les Russes puis après quelques péripéties est confié à un jeune soldat russe, Kolia — Sergei Nikonenko — pour garder un troupeau de vaches. Tout commence véritablement là, car entre ces deux gaçons ne parlant pas le même langage une amitié va naître, amitié pure dans laquelle à aucun moment n'interviendra l'hostilité réciproque d'un vainqueur et d'un prisonnier de guerre, même lorsque ce dernier tentera au début de s'échapper. Certes l'homosexualité n'est pas visible dans ce film, mais certainement en est-elle sous-jacente, même si ces deux garçons ne nous sont pas montrés sur ce plan, à cause évidemment de l'esprit des films des républiques socialistes. Cette amitié si belle, si symbolique, et aussi si difficile, verra sa sublimation lorsque ce lycéen hongrois n'hésitera pas à endosser des vêtements russes et à menacer un de ses compatriotes médecin pour l'obliger à venir soigner son ami malade gravement à la suite d'une ancienne blessure de guerre. Hélas il est trop tard et le voilà seul, libre. Cette page d'histoire tournée, il sera reconnu bientôt par ses compatriotes et roué de coups devant tout le monde. Le voilà à nouveau seul, libre, triste, et s'achève ce merveilleux film sur cette note amère et pessimiste d'une amitié éphémère avec tout le contexte de cette histoire, la cruauté des individus face à la guerre, l'absurdité aveugle qui ne peut tenir compte d'un ilot lucide de sentiments humains. Une très subtile étude psychologique...

JACKY PROUST.

PASSEZ VOTRE PERMIS DANS UNE AMBIANCE JEUNE ET SYMPATHIQUE

PARIS AUTO-ÉCOLE

Métros : Abbesses - Blanche - Place Clichy

13, rue Caulaincourt, PARIS-18e - Tél. 606-82-29

PERMIS VOITURE ET MOTO (HONDA 350 Four)

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

D'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 255-88-29

PHILIPPE HERIAT

DUEL

Dialogue d'une amitié depuis l'adolescence...
... avec ses conflits et ses abîmes.

N.R.F. — 189 pages — 24 F

JOHN HOPKINS

LES MOUCHES DE TANGER

« Un être androgyne lui apporte la vie »

N.R.F. — 398 pages — 38 F

Amis Arcadiens...

VOTRE ASSUREUR

vie - épargne - auto
retraite - incendie
accidents, etc...

BERNARD GILLES

92, avenue de Paris

94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique
dans toute la région parisienne)

pourquoi pas vous?

os cheveux sont remplacés au fur et à mesure qu'ils tombent - ou après que vous les yez perdus - avec de vrais cheveux, à votre teinte, coiffés pour vous, et si bien mêlés ux votres qu'on ne les distingue pas.
ous dormirez et travaillerez avec NEWHAIR. Vous pratiquerez vos sports favoris vec NEWHAIR : natation, rugby, foot, judo, tennis, etc.
ous ferez vous-même vos shampooings, puisque NEWHAIR fait partie intégrante e vous-même. De nouveau, vous revivrez librement et sans souci. Venez vous rendre mpte par vous-même, sans aucun engagement de votre part.

NEWhair

36-38 rue des Plantes, PARIS 14e - Métro Alésia
Tél. 734.76.00 - 567.82.66 - 306.83.97

NANTES : 11, rue Boileau (angle rue du Calvaire) - 71.10.02 • NANCY : 22, rue des Dominicains - 24.48.01
ARSEILLE : 44, La Canebière - 33.11.43 • CANNES : 40, boulevard Carnot - 39.31.29 • NICE : 12, avenue Jean Médecin - 85.10.87

CHRISTIE

GUI DANIEL,
lauréat des Lauriers d'Or, visagiste,

et son équipe vous attendent du LUNDI au VENDREDI soir, pour tout ce qui concerne vos CHEVEUX : mèches, reflets, coloration, mini-vague, et mettent à votre disposition leur département CLINIQUE DU CHEVEU (seborrhee, cheveux secs et chute - résultat garanti).

ESTHÉTIQUE (dépositaire CARITA)
SOINS DU VISAGE — MAQUILLAGE — ÉPILATION
MANUCURE — BEAUTÉ DU PIED

Soirées avec thème, consultez-nous 48 heures à l'avance
Soins à domicile : prévoir 15 jours à l'avance

UNE REMISE DE 10 % est consentie
aux membres d'ARCADIE

8, rue du Roule - 75001 PARIS - Tél. : 233-81-28

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE

SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI
Tél. : 326-91-66
(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)
Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés
— UNE FLEUR POUR CHACUN —